H. GENEVOIS

LA TERRE

Pour le Kabyle, ses bienfaits, ses mystères

F. D. B. - N° 113 - Fort-National - 1972 (I)

Ouvrage numérisé par
l'équipe de

ayamun.com

Juin 2015

H. GENEVOIS

LA TERRE

Pour le Kabyle, ses bienfaits, ses mystères

- A V A N T - P R O P O S -

La Terre occupe une place unique dans la vie du Berbère, en Kabylie comme partout ailleurs dans le Maghreb sédentaire. Elle est, pour ainsi dire, le résumé d e son existence, selon l'adage connu: Seǧǧ-akal ar akal, de l a terre à l a terre. Elle se situe en effet aux d e u x extrémités de toute vie humaine: Nḥelq-eḍ deǧǧ-akal, nettṭuγal s akal, nous avons été créés de la terre, nous retournons à la terre. De plus, pour l e Kabyle, surtout celui qui reste au pays, la terre est toute sa raison d'être: la terre limite son horizon. Elle lui assure protection et sécurité; elle subvient pour ainsi dire à tous ses besoins.

La terre protège le Kabyle (akal d amassaṛ),

en entrant pour une large part comme matériau de construction de son habitation. La maison, en effet, est un abri, abri contre les intempéries, abri aussi contre la malice des hommes. La terre nourrit (akal yeţɛici) le Kabyle qui la travaille, fellah qui la cultive, artisan qui la transforme. Pour tous se vérifie le dicton: tamurt d ennḥas, iɣallen d elfeţţa, la terre est du cuivre, le travail des bras (en fait) de l'argent, mais avec des différences: si elle fournit à tous leur maigre subsistance, rares, très rares sont ceux à qui elle donne une confortable richesse.

La terre est protectrice, nourricière. Le Kabyle l'appellerait-il aussi Terre maternelle? Nous ne l'avons jamais entendu dire. Si la mère est tout pour le Berbère, la pudeur l'oblige à dissimuler au fond de son coeur tout l'amour qu'il lui porte. En tout cas, jamais il ne lui serait venu à l'idée de diviniser la Terre, d'en faire la Déesse-Mère, comme le firent d'autres civilisations du monde méditerranéen. Il n'est pour lui d'autre *numen* que le génie (ou les génies) gardien de sa famille, de son village et de sa tribu, ainsi que de la terre qu'ils occupent. Seul un long contact avec l'étranger, quel que soit son nom, lui a fait connaître l'existence de la divinité, au singulier

ou au pluriel, et s'il en a pratiqué le culte, c'est qu'il correspondait aux aspirations profondes de son âme ardente et passionnée, éprise de liberté.

La terre colle à la peau du Berbère, ou mieux elle pénètre les fibres les plus intimes de sa vive sensibilité. Il ne peut se définir sans elle. Elle est la terre de ses pères (**tamurt el-lejdud**, le pays des ancêtres). Par elle, il s'intègre plus visiblement et plus profondément à son clan familial, à la communauté du village, sa véritable patrie. Si l'on veut l'en écarter, on le dépossède, on le déshérite, malédiction suprême. Sa terre, si exiguë soit-elle, c'est sa part d'héritage (**tamurt d amur**). Si la nécessité de gagner sa vie et celle des siens l'oblige à la quitter, à devenir l'exilé (**aγrib**) malheureux et sans joie, il ne manquera pas, au moins sur ses vieux jours, d'entendre "son appel impérieux"(Mouloud Feraoun, La Terre et le Sang, p.74). Il y répondra en fils aimant et soumis et reviendra y terminer sa vie en la cultivant amoureusement, en y plantant des arbres pour ses descendants. La plupart du temps, des économies péniblement amassées au long des années de travail, il construira une demeure plus habitable et, si la mort le surprend dans son

exil, la Caisse Commune à laquelle il aura cotisé sa vie durant lui assurera, dans sa terre, sa demeure d'éternité, "une petite tombe qui se confondra avec toutes les autres, parce qu'elle ne portera aucune inscription et q u e, dès l e premier printemps, elle s e couvrira aussi d e graminées toutes frêles e t de pâquerettes toutes blanches" (Mouloud Feraoun, Jours de Kabylie, p.17).

Riche était autrefois l'homme q u i avait des terres, envié celui qui pouvait, d e ses deniers, en augmenter l'étendue. C'était le beau parti pour les filles à marier. Suprêmement malheureux, par contre, celui qui en était démuni. Les tribus kabyles qui, au milieu du XVIIe siècle, pour supprimer une d e s causes les plus fréquentes de leurs luttes fratricides, votèrent l'exhédération de la femme, tinrent cependant à ne pas frustrer la veuve. Par une interprétation très personnelle de la donation habous, ils l u i assurèrent l'usufruit d'une parcelle de terre, d e manière incontestée. "Tineqqit-iw ḥbakal etquma-yi, j'ai u n lopin de terre à moi", peut-elle d i r e. Grâce à lui, ses filles et elle-même peuvent chaque année, la saison venue, communier à la joie générale de manger des figues sèches. Combien criminel serait celui qui les déposséderait de leur terre et les prive-

rait de cette humble joie des pauvres. Hélas, au moins de nos jours, nombreux sont ceux qui ne craignent ni Dieu ni homme.

Reconnue et admise cette place unique de la Terre dans la vie du Berbère, il importe d'en noter les manifestations quotidiennes, comme aussi d'en analyser les ressorts secrets. C'est le but de cette étude. Pour aboutir à un tel résultat, nous avons dû, nous aussi, travailler "avec beaucoup d'amour pour la terre où nous vivons... et une ignorance certaine, pas toujours systématique, des textes écrits par des savants recopiant les textes d'autres savants; peut-être aussi, (certainement même), nous a-t-il fallu l'humilité de considérer les bancs de pierre des assemblées de village, (et les tabourets des maisons enfumées), avec plus de respect que les fauteuils des bibliothèques" (J. Servier, Les Portes de l'Année, introduction, p. 18).

Mais, surtout, nous n'avons pas voulu attribuer aux coutumes et aux rites que nous avons notés une interprétation étrangère à la pensée des usagers eux-mêmes. Sans doute, dans de nombreux cas, l'explication mythique paraît valable, à condition toutefois d'être basée sur des faits minutieusement notés, correctement interprétés et suf-

fisamment généralisés à travers le pays. Mais elle n'est pas la seule: géographie, histoire, conceptions sociales et nécessités économiques ont très profondément marqué les comportements des populations. Et même, en admettant que l'explication mythique a pu être vraie autrefois, en des temps déjà lointains, il n'en reste pas moins certain que, de nos jours, elle est souvent complètement ignorée des usagers, même du milieu féminin qui, pour l'ordinaire, est le conservateur attitré et fidèle des anciennes traditions. On en trouve un exemple intéressant dans l'étude faite par H.Balfet sur la poterie aux Ait-Smail du Djurdjura. Nous citerons une de ses conclusions : elle écrit : D'autre part, le fait que plusieurs de ces images (dessinées sur les poteries) mettent en scène des éléments qui jouent par ailleurs un rôle symbolique ou prophylactique, ne semble pas impliquer obligatoirement l'intention, de la part des potières qui les emploient, de représenter les réalités cachées sous ces symboles ou d'agir sur les forces surnaturelles, comme on l'a généralement admis sans discussion, (op. cit. pp. 321-325).

ÉLÉMENTS de BIBLIOGRAPHIE

Habitat

BARLETTE (H.) *Notice sur le mode d'habitation des Indigènes dans la Commune Mixte de Dra-el-Mizan,* Bulletin de la Société de Géographie d'Alger et d'Afrique du Nord, t. XVII, *1912,* pp. *101-113 ;* t. XVIII, *1913,* pp. *433-496.*

BERNARD (A.) *Enquête sur l'habitation rurale des indigènes de l'Algérie* Alger, Imp. Orientale Fontana, *1921.*

BERNARD-DOUTTÉ, *L'habitation rurale des Indigènes de l'Algérie,* Annales de Géographie, t.XXVI, *1917,* pp. *219-228.*

DEVAUX (C.), *Les Kebaïles du Djerdjera. - Etudes nouvelles sur les pays vulgairement appelés Grande-Kabylie,* Paris, Challamel, *1859,* pp. *110-114.*

DEVULDER (M.), *Peintures murales et pratiques magiques dans la tribu des Ouadhias,* Revue Africaine, t. XCV, pp. *63 - 102.*

FERAOUN (M.) *La Terre et le Sang - Jours de Kabylie*, Paris, Le Seuil.

GENEVOIS (H.) *L'habitation kabyle*, FDB.N°46, *1955*.

LARNAUDE (M.) *Le groupement de la population berbère dans la Kabylie du Djurdjura*, Société historique algérienne, *1932*, pp. *269-293*.

MAUNIER (R.) *La construction collective de la maison en Kabylie*, Paris, Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie, III, *1926*.

— *Les rites de la construction en Kabylie*, Mélanges de Sociologie Nord-Africaine, Paris, Alcan, *1930*, pp. *153-177*.

Mort et Tombe

CAMPS (G.) *Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Arts et Métiers Graphiques, Paris, *18*, rue Séguier, *1961*.

F.D.B. *La mort, le deuil et les rites funèbres*, *N° 74, 1962 ;*
Valeur du Sang, N° 83, 1964 ;
Vues sur l'au-delà, N° 86, 1965.

GSELL (S.) *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. VI, ch. III, IV, Hachette, *1929*.

Aliments

DALLET (J.M.) *Petite Botanique populaire*, FDB. *1949*.

HANOTEAU et LETOURNEUX, *La Kabylie et les coutumes kabyles*, Paris, Imprimerie Nationale, *1872*.

Artisanat

BALFET (H.) *La poterie des Aït-Smaïl du Djurdjura*, Revue Africaine, t. IC, *1955*;

— *Les poteries modelées d'Algérie dans les collections du Musée du Bardo*, Alger, C.R.A.P.E. *1957*.

CALVET (L.) *Les poteries fines d'Aït-Mesbah*, Algeria, Fév. *1953*.

LOUIS de VINCENNES (Sr.) *Vie et travaux des potières aux At-Smaeel du Djurdjura*, FDB. *N° 112, 1971*.

MUSSO (J.C.) *Tuiles ornées en Grande-Kabylie*, FDB. *1970*.

VAN GENNEP (A.) *Etudes d'ethnographie algérienne*, Revue d'Ethnologie et de Sociologie, *1911*.

Agriculture

CALVET (L.) *Rites agraires en Kabylie*, Algeria, Nouvelle série, *N° 51, Oct. 1957*.

MORIZOT (J.) *L'Algérie kabylisée*, Paris, Peyronnet, *1962*.

OUAKLI (S.) *Calendrier agricole en Kabylie*, Bulletin de l'Enseignement des Indigènes, *1933*.

SERVIER (J.) *Calendrier agricole et cycles de vie en Kabylie,* Comptes rendus sommaires des séances de l'Institut français d'Anthropologie, Paris, *1953;*

—— *Les Portes de l'Année,* Paris, Laffont

SCHOEN (P.) *Les travaux et les jours du paysan kabyle,* Liens, *Nº 12, 1960.*

La TERRE TUTELAIRE

"Akal yessṛ-aγ... Akal d amassaṛ": la terre nous met à l'abri... La terre nous est protection. Ce rôle de la terre, le plus immédiatement perceptible, fera l'objet d u premier chapitre de cette étude. On y verra successivement: l a Terre habitacle; les enterrements symboliques, rituels; les territoires réserves d e puissance, ceux dont l a terre est particulièrement bénéfique.

HABITACLE de maintenant et plus tard

La terre met l'homme à l'abri. Elle lui sert à bâtir sa demeure terrestre, sa maison. C'est en elle également que, la mesure de s e s jours remplie, (teççuṛ-as), on édifiera sa dernière demeure, la tombe. L'une e t l'autre sont nécessaires: Taḫḫamt n-eddunnit am tin el-laḫeṛt, la demeure terrestre est comme c e l l e de l'au-delà. Toutes deux aussi s e ressemblent, moins par la configuration extérieure, — on n'élève p a s de monument

funéraire au pauvre fellah, — que par la sécurité qu'elles assurent à celui qui les habite successivement.

La maison, (aḫḫam), demeure de terre pour la vie terrestre. Nous n'en referons pas ici la description: (v. FDB 1955, N°68, H.GENEVOIS, L'habitation kabyle): ce que l'on veut signaler ici, c'est la place qu'y occupe la terre. La maison traditionnelle lui devait presque tout, structure et mobilier, au point de se confondre avec elle, (M.FERAOUN, La terre et le sang, p.12).

Sa structure d'abord. C'est au sein même de la terre qu'étaient creusées les fondations, gage de solidité et de durée pour la construction et ses habitants. On ne manquait donc pas d'y sacrifier un bouc et l'on utilisait, pour commencer à bâtir, une pierre apportée d'un lieu saint. A son défaut, on mettait au moins un peu de terre pieusement recueillie en lieu saint, (v. F D B, 1964, Valeur du Sang, pp. 46, 47).

On édifiait les murs en pisé (ṭṭabya), mélange de terre et de paille, ou avec des pierres jointoyées avec de la terre roulée en boules (takurt, ukur). On crépissait l'extérieur avec un mortier de terre (iḫmiṛ). Sur un lit de terre (usu), étalé sur des roseaux étroitement serrés, on posait le toit de tuiles façonnées elles aussi de terre.

On crépissait les parois intérieures des murs, de la banquette (tadeḳḳant) et des étagères (ideḳḳanen) avec des boules de terre glaise (ukur bbuzwaγ). On y passait ensuite un revêtement de terre argileuse bleuâtre (tumlilt) mélangée à de la chaux (eljir) afin de les rendre polies et brillantes. Dans certaines tribus, les femmes ornaient

toutes ces parois de dessins habilement tracés, ne représentant pas nécessairement des motifs fixés une fois pour toutes et doués de valeur prophylactique, (M.DEVULDER, Peintures murales et pratiques magiques dans la tribu des Ouadhias), mais ce qui leur passait par la tête et dans le coeur.

D'une terre fine comme du sable (ijdi afeḥḥatac), soigneusement imbibée d'eau et également répartie à même le sol de la taqaɛeṯṯ (partie de la maison réservée aux humains), on faisait un parquet lisse et reluisant. Par contre, dans l'aḍaynin, écurie du bétail, petit ou gros, la terre apparaissait bien tassée dans toute sa nudité.

Le mobilier, composé de grands récipients, resserres à provisions, et d'humbles ustensiles de cuisine (leḥwal), devait lui aussi presque tout à la terre. A moins qu'il n'y eût dans la tribu de ces habiles inejjaṛen (ouvriers du bois) qui tirent des essences locales, — le frêne en premier lieu, — portes, meubles et ustensiles.

Le foyer (elkanun), creusé dans le sol de la taqaɛeṯṯ, était revêtu d'un crépi de terre à poterie (akal yesɛan leɣṛi). On le refaisait aux approches de la Grande Fête. On ne fait aucune immolation particulière pour son inauguration. Ne doit-il pas "voir cuire sur lui toutes sortes d'aliments appétissants et de viandes succulentes" (adyeṭwali lerbaḥ ttemcelḥin adeṭṭebbent deg-s), notamment la chair des victimes égorgées pour les fêtes religieuses ou familiales, ou pour obtenir la guérison de quelque maladie?

Quant aux "pierres", (appellation impropre), du foyer (inyen), elles sont, la plupart du temps, faites de terre modelée de diverses façons, carrée, circulaire, rectangulaire. On les change pour Yennayer et l'on fait cuire sur elles le souper de ce jour (imensi ggennayer) avec la victime immo-

lée à cette occasion. Depuis un certain temps, on les a remplacées p a r un trépied de fer, mais il est telle famille q u i ne saurait procéder à cet échange sans risque de malheur (ṭṭiṛa).

Les grandes jarres fixes (ikufan) dressées en bordure de la soupente (taɛrict) sont elles aussi façonnées avec de l a terre glaise (akal uzwaɣ).

C'est une spécialiste qui les édifiait en les ornant de fort jolie façon. On y dépose les provisions solides, céréales, figues sèches et glands. Au temps de la foi, il n'était pas rare que la baṛakka s'y manifeste, allant jusqu'à les faire déborder. Mais il fallait avoir soin, avant d e les remplir pour la première fois, de faire couler le sang d'une victime et d'en marquer les ouvertures. Ce faisant, on disait:

Keççˇ, ur iɣi ɧeṭṭᵘ ara lbaṛakka :
Nekk, ur k ɧeṭṭuɣ ara timezla.

"Toi, ne me prive pas de la baraka; d e mon côté, je ne te priverai pas d'immolations." Ces ikufan ont un gardien (lewkil) qui veille sur les provisions qui y sont enfermées et surveille la vieille femme qui y puise, ce qui fait dire:

A Faḍma, ɛass aɧɧam ;
Ay-aɛessas, ɛass Faḍma !

"Fadhma, garde la maison; Gardien, surveille Fadhma."

Les grandes jarres à huile (icbula), souvent fixées à même le sol d e la taqaɛeṭṭ, sont elles aussi façonnées de terre. Elles sont l'objet d'un soin particulier. Le spécialiste qui les fabrique aura grand soin de faire une immolation à chacune des fournées de cuisson: il assurera par l à leur solidité et la facilité de l e u r vente. Quant à l'acheteur, il doit, avant de les utiliser, faire

couler le sang d'une victime. S'il leur refuse ce sacrifice, elles se feront une immolation punitive en laissant tomber dans l'huile qu'elles contiennent un "volatile-souris" (afṛuḫ umumed). Dans ce cas, il faut jeter toute l'huile à la rigole et faire subir aux jarres, avant de les employer à nouveau un sérieux nettoyage. On les remplit de paille de blé mêlée à des produits amers (leḥwal imeṛẓuga) ; on y met le feu ; on les lave ensuite avec du savon et certains produits à vertus magiques et, enfin, on les rince sept fois (adsebbɛen sebɛa meṛṛat). Alors seulement il sera licite d'y remettre de l'huile.

Les cruches à eau (elbilat) et autres ustensiles de cuisine fabriqués en terre sont le travail de potières spécialisées. Ils ne sont pas l'objet de soins spéciaux de la part des usagers, sauf, toutefois, la lampe à huile (taftilt, elmeṣbaḥ) que l'on ne peut utiliser avant de l'avoir allumée à l'occasion de l'imposition du henné à un jeune marié et pendant les huit jours de la noce.

Avant de terminer ce tour d'horizon sur le rôle de la terre dans la construction et l'ameublement de la maison, il faut signaler un rite curieux. La femme, mère d'un enfant de moins d'un an, ne peut se livrer à quelque travail avec de la terre, crépissage de la maison ou du foyer, fabrication des poteries, avant d'avoir façonné avec de la terre une miniature représentant un sanglier, (ilef), qu'elle fixera au-dessus de la porte d'entrée. Ce faisant, elle éloignera de son fils l'influence des puissances maléfiques capables de le "frapper du mauvais œil" ou de lui communiquer la fièvre dite aneɣluy.

La tombe, demeure de l'au-delà (aẓekka, aḫḫam ellaḫeṛt). L'aménagement de la tombe, notre autre demeure, édifiée au sein même de la terre originelle, à laquelle n o u s retournons, (aḫḫam aneṣli), e s t souvent comparé, dans les chants des veillées funèbres, à l a construction de la maison:

Ufiɣ la qqazn aẓekka :
S-ugelzim neǰǰṛen leḥiyuḍ.
La bennun tidekkanin
S-teḫmiṛt yugar waluḍ.
A taṛwiḥt yennumn elɛezz,
Summt akal : ar din terkuḍ.

"J'ai v u des gens creuser une tombe: A la pioche ils taillaient les parois. I l s façonnaient des banquettes De mortier où dominait la boue. Cher moi, habitué aux petits soins, Fais d e la terre ton oreiller: c'est là que tu pourriras."

La beauté et, surtout, l e confort d e cette demeure dépendent des actions d'un chacun: beaucoup de ces mêmes chants de veillée l'affirment:

Ay-aḫḫam s-eddaw etmurt,
Mennaɣ a wi kk-idd iselɣen,
Ig-ak essqef s-elqeṛmud,
I-winn^{a} ara kk izedɣen.
D ac^{u} ara d ig unesluɣ
D lefɛal-ik, a bunadem.

"O ma demeure d e sous l a terre, J e voudrais te

(bien) crépir, t e faire u n toit de tuiles Pour celui qui t'habitera. A quoi servirait le crépissage? Ce sont tes actes (qui compteront), mon ami.

Les conceptions populaires ont durci ces comparaisons au détriment d e l a saine orthodoxie. Prises au pied de la lettre, elles ont fait de la tombe une sorte d e royaume des ombres où les défunts mènent une v i e larvée, assez semblable au sommeil, dans l'attente d u jour d e la résurrection et du jugement (yumat elqiyama, yum elhisab). Cette vie est heureuse ou malheureuse, suivant les actions d'un chacun. Pour certains même, surtout des femmes dont l'existence fut une longue suite de misères, la tombe est la demeure définitive au-delà de laquelle i l n'y a rien à attendre, et la vie que l'on y mène est la continuation de la misère d'ici-bas.

La tombe e s t donc notre autre demeure, bien assurée. On dit même que la fille n'a que sa tombe et la maison paternelle sur lesquelles e l l e puisse absolument compter.

Plus encore que la maison, cette "demeure originelle" doit t o u t à la terre. Les dalles de pierre elles-mêmes, que l'on utilise soit pour isoler le cadavre (timzegrin), soit pour recouvrir la tombe (tibladin), sont jointoyées avec un mortier de terre.

Il convient de mentionner u n rite suggestif pratiqué au cours de l'enterrement. Lorsque l e s dalles (timzegrin) ont é t é placées au-dessus du cadavre, on commence à combler l a fosse. C'est œuvre méritoire que de contribuer, si peu que ce soit, à rendre ce dernier devoir au défunt. A peine la première pelletée a-t-elle été jetée qu'un des membres de la famille s e précipite, prend un

peu de cette terre et en fait une boule (takurt). Il l'emporte avec lui et, sur le chemin du retour, il la lance dans le dos du père affligé ; même rite avec la mère puis les autres parents, à l'arrivée à la maison. Ce faisant, il dit : "Oublie, homme oublieux : celui qui t'a envoyé le malheur saura aussi te départir la patience pour le supporter : Eγfel, ya γeffal : ayen ḍ-yuznen leqḍa ara ḍ-yaznen eṣṣbeṛ." Alors, aussi rapidement que se dessèchera la "boule froide" (takurt tasemmaṭ), les parents oublieront celui qu'ils ont perdu. (FDB, 1962, N°74, La mort ; le deuil, les rites funèbres).

Les ENTERREMENTS RITUELS

Akal d amassaṛ : ayn ara terreḍ γeṛ-s ineṭl-it ama yelha, ama d iri-t.

"La terre met à l'abri : ce qu'on lui confie, elle l'enfouit, bon ou mauvais."

Cet axiome est immédiatement évident dans l'enterrement. Lorsque son cadavre a été mis dans la terre et recouvert par elle, l'individu n'a plus rien à redouter, ni des misères de l'existence, ni de la méchanceté des hommes, ni, le cas échéant, de leur justice vengeresse. C'est pourquoi il est des cas où la mort est souhaitable, par exemple celui du malade atteint d'un mal incurable ou répugnant. De même et surtout, dans le cas d'un individu qui s'est livré à des actes hautement réprouvés par la société, on peut dire alors : Enṭel leεyub, ay-anil, enterre les laideurs, ô tombe. Sans être souhaitables au même titre, la mort et l'enterrement qui la suit seraient un apaisement au souci des parents au sujet de la di-

gnité de leur fille. D'où cette invocation: A Ṛebbi, sseṛ tacriḥt - is alamma yessṛ-iṭ wakal, Dieu, couvre la vertu de notre fille, e n attendant que la protège (définitivement) la terre.

Le Berbère, infiniment sensible à la vertu du symbole, n'a pas été sans remarquer l a puissance d'évocation des rites d'enterrement. Aussi les a-t-il largement utilisés pours e débarrasser d e s maux qui risquaient d e l'atteindre ou dont il était déjà atteint. Parfois, l e s rites utilisés atteignent l'efficacité sacramentelle. Tel le cas de cet homme qui, ayant renoncé à la f o i de ses pères, voulut l a retrouver. Le marabout à qui il s'adressa lui fit subir pour cela toute la liturgie d'un enterrement symbolique.

Nous allons étudier quelques-uns de ces gestes et rites, considérés souvent comme u n e médication efficace.

- Le secret confié à la terre.

Ma yella wi i ɣ-d yeḥkan elbaḍna bbul-is, ad aɣ-d iqelled leɛnaya akkn ur ṭ enkeççf ara, anwet di-lqaɛa, ad as nini : KKs aɣeḇl i-wul-ik: d elqaɛa umi tennid.

Win ara d-idehnen iseqqa-dd i-yiman-is ff ara ṭɣimin medden, tiɣemmaṛ ttegdudin, ma zal yezriɛ ucariq ggiṭij, tin t yeslan tin-as i-tayeḍ : Eɣz-as taḫjit ḇḇakal ternuḍ tayeḍ. Tinna ad as tini : Ma yennunt-eḍ deġmi-w, teḥṣiḍ ula d at-laḥeṛt adḍeggṛen aɛemmuc ḇḇakal ettmedlin. Meḥsub, ur as teṭɛawad i-ḥedd.

Si quelqu'un n o u s confie le secret de son cœur et nous supplie de ne pas le dévoiler, nous frappons le sol (de l a main) en disant : Ote tout souci de ton cœur: c'est comme si tu l'avais confié à la terre.

Celui qui a commis u n e de ces fautes dont,

aussitôt et partout, les gens se mettent à parler avant même le lever du soleil, f e r a dire à une femme parlant à une amie: Fais un t r o u dans la terre et un autre en plus. L'autre répondra: S i cela sort de ma bouche, dis-toi que les morts rejetteront le tas de terre et les dalles. Cela veut dire qu'elle ne répétera rien.

- Enterrement de la ṭṭiṛa, (risque provenant de la violation d'un interdit familial.

Mⁱ ara neγz elsisan, nezwar akal l-lemṛaṣi, adyeṭḥuddu adyeṭɛassa. Annernu lfeṭṭa d-wayen neṭwaci, neqqaṛ-as d eṭṭiṛa. M-kul-yiwen, ayn i s-d ejjan lejdud-is imezwura: wa d iseγma, wa d amezzir, wa d inyen. At nenṭel di-lsisan. Sakin, deggass-en, ayen d-naγ el-leḥwal, neqqaṛ-as: La ṭṭiṛa, la ṭṭiṛ-eLLah: enṭel leɛyub, ay-akal.

Lorsque nous creusons l e s fondations, nous déposons tout d'abord de la terre d'un lieu saint, pour la garde et la protection. Nous y ajoutons (des objets en) argent et (un peu de) ce que nous redoutons devoir nous causer malheur, chacun selon ce que lui ont transmis (comme interdit) ses premiers ancêtres: celui-ci, la laine teinte, celui-là, le balai de lavande, cet autre, le trépied de foyer en métal. Nous enterrons cela dans les fondations. A partir de ce jour, quand nous achèterons ces choses, nous dirons: Pas de malheur, pas de malchance: terre, enfouis toute disgrâce.

- Inhumation thérapeutique. Certaines maladies de type défini peuvent être soignées par le moyen des rites d'un enterrement fictif. Cet enterrement, à en juger d'après les procédés de la médecine magique, signifie et produit l'arrêt du mal qui, à l'instar de la dépouille mortelle, a été définitivement confié à la terre. Nous considérerons trois manières de procéder à ces rites : l'enterrement dans une tombe fraîchement creusée ; l'enterrement du seul membre malade ; l'enterrement d'une victime immolée en asfel.

Enterrement dans une tombe fraîchement creusée.

Mi ara yekref ebnadem, iḍarṛn-is ttemḫillifen amtewḍufin si-tgecrar ttakessart, yeffγ- iten erṛuḥ, ekks-ed ennbi ff ur yeẓẓull, ekks-ed elqibla ff ur yebdid, ma zal-as tanṭelt deg-ẓekka ajdid d-yellin imi-s γeṛ-bab-is.

Att awi lqibla s aẓekka l-lqeṛb-is anda ulac ennaziɛa. Atteglu yid-es iγil el-lkeṭṭan el-lekfen. As etγellf iḍarṛn-is, a ten tger ar daḫl uẓekka, a zen-d-err akal, a s-d-hedder tisurtin, a s tedɛu s-elḫiṛ, a s-d-eṭṭarra ssehha-s ; a s tini :

Ik-d erriγ d essehha-k,
Ik-d erriγ ttazmert-ik ;
Ik neṭleγ d eccqa d-lebla
D-leɛyub n-eddunnit.

Sakin, a s-d-ekks iḍarṛn-is, a s-ten tellef s-yeḫmiṛ-enni n-tenṭelt, ad as tedɛus-elḫiṛ ; a s-ten

tesfeḍ aḵ s-ubeḥnuq. Ad-eddm abeḥnuq-enni, a s etger z-daḥl-is ama ttamellalt, ama d itbir, — ur yessefḵ ar^{a} adyenṭel d ilem, — a t tenṭel deḏ-ẓekka. A s eṯsebbeɛ i-wmuḍin, atternu^{u} iman-is. Ur teṭṭarra din asfel imi d aẓekk^{a} ajdid.

Une personne qui souffre d e rhumatismes articulaires, dont les jambes sont embrouillées comme des pelotes de laine depuis les genoux jusqu'en bas et restent sans vie, après avoir épuisé l e s prières au Prophète, après avoir recouru à toute l'habileté des qibla, n'a plus qu'à s e faire enterrer dans une tombe fraîchement creusée pour recevoir un défunt.

La qibla l'emmène vers l a tombe d'un proche parent défunt, afin qu'il n'y a i t pas d'ennuis. Elle emporte une coudée d'étoffe à linceul. Elle enveloppe les jambes d u malade dans cette étoffe et le fait les allonger dans l a tombe. Puis elle les recouvre de terre. Ce faisant, elle récite des formules de prière, d e s souhaits destinés à lui rendre la santé. Elle dira (par exemple): c e que je te rends, c'est la santé; ce que je te redonne, ce sont tes forces. Je t'ai enlevé mal et maladie ainsi que tout ce qui gêne ta vie. Puis, elle lui retire les jambes (de la terre) et les frictionne avec du mortier préparé pour la tombe, tout en récitant des formules d e souhaits. Elle les essuie ensuite avec le linge apporté. Prenant c e linge, elle y dépose un œuf ou un pigeon, car il ne convient pas de l'enfouir s a n s rien à l'intérieur, puis elle l'enfouit dans l a tombe. Elle lave le malade, puis se lave elle-même. On n e mange pas d'asfel e n cet endroit, car c'est une tombe nouvelle.

ḶḶufan bu-deḥcim neɣ eḷḷufan ḍ-ilulen ur yeṭ-nernay ara : kan akken ḍ-ilul igg-eqqim : ilaq a t tawi lqibla s aẓekkᵃ ajdid s-leqlala. Ur tteddᵘ a-ra yemma-s ma tessuṭuḍ neɣ ma teṭṛebbi neɣ ma tel-la s-elqella n-tezmert.

Mi ḅḅḍeṇt s aẓekka, lqiblᵃ a ḍ-eddem eḷḷufan, tesrusuy-it a t terfed alamma ttelt meṛṛat : d essun-na kan. Mⁱ i etfukk, a s-ḍ-ebbi cwiṭ di-ťceṭṭiṭ-is, a s-t-in tejj, a s-t tenṭel, a s tini : Ay-aɛessas, dawi nɣ awi. Kra bbussan kan, ma yefka-t-iḍ Ṛebbi, d aỿezfan el-leɛmeṛ, eḷḷufan adyeḥilu ; mᵃ ulac... ttaɣawsa-s.

Le bébé rachitique, c e l u i qui, depuis sa naissance, n'a pas grandi,— telil est né, tel il est resté,— sera emporté par la qibla à une tom-be neuve, et cela rapidement. La mère ne l'accom-pagnera pas si elle allaite, ou s i elle a un au-tre enfant ou si elle est sur le point d'en avoir un autre.

Quand la qibla arrive à la tombe, elle prend le bébé, elle le pose et le relève à trois repri-ses: c'est le rite. Ceci achevé, elle déchire un morceau de l'étoffe (qui enveloppe l'enfant), elle le laisse sur place et l'enfouit dans le sol: elle dit: Gardien, guéris ou emporte. Quelques jours a-près, si Dieu le veut, l'enfant guérira. Sinon... il est sa chose.

Inhumation d'un membre malade.

Les membres qui souffrent d e maladies laissant des traces, comme l a fièvre infectueuse, la tourniole, l'adénite enflammée, les boutons causés par le contact de la saleté, l'érésypèle, le panaris, la paraplégie, l e s maux de tête, sont soignés par des rites d'inhumation pratiqués à trois reprises, afin que s o i e n t enfouies les suites qu'ils entraînent. (On enterre l e membre malade) entre des limites de champs ou dans un fumier, ou dans la tombe d'un étranger.

Le premier enterrement (s e fait) lorsque la lune décroît, afin que le mal disparaisse progressivement. La qibla emmène le malade; elle emporte la peau du mouton d e la Fête, (cette peau enlève tout mal), une botte de paille, d e s produits amers ainsi qu'un tesson plein d e braises e t une poignée de sel. Lorsqu'ils arrivent à l'endroit choisi pour l'ensevelissement rituel, l a qibla creuse un trou pour le membre infecté; elle l'enveloppe de la peau du mouton de la F ê t e; puis, elle le recouvre de terre et de brindilles; elle y ajoute l a botte et les produits amers. Elle fait sur le tout l a giration du s e l. Elle répand le tesson de braises pour que cela fume et que le feu prenne. Quand celui-ci est éteint et que la fumée s'est dispersée, la qibla retire le membre infecté et met le sel à sa place. Elle lave le malade; celui-ci s'en va sans se retourner avant d'arriver chez lui.

La deuxième inhumation se fait lorsque la lune a disparu afin que la maladie disparaisse aussi. La qibla opère cette fois comme à la première fois. Ce qui diffère, c'est l'emploi d'un œuf à la place du sel. La qibla creuse le trou, fait la giration sur le membre

Lemfaṣl isaḥen, ḍ-yeṭḥellin leɛyub, tamsalmit, telmej isulmen, aqeẓẓul, leqqu, elḥemṛa, tislit ḅḅenzaṛ, akraf, essiḥ uqeṛṛu, neṭdawi - ten s-tenṭelt ar telt meṛṛat i-wakkn adneṭlen leɛyub-ennsen ger-etlisa neɣ deǧ-gudu neɣ deǧ-ẓekka ḅḅeɣṛib.

Tanṭelt tamezwarut, mⁱ ara yeṭqeccim waġur akkn ara yeṭreffiɛ lehlak. Attawi lqiblᵃ amuḍin ; atteglu s-teylewt el-lɛid, (taylewt el-lɛid ttekkes el-ɛib), s-tadla d - wayen eṛẓagen d-uceqquf n-etmess d-iseǧǧil l-lemleḥ. Mⁱ arᵃ awḍen s amkan en-tenṭelt, a s teɣz elqiblᵃ amruj i-lefṣel yuḍnen ; a s etɣellef s-teylewt el-lɛid, a s-ḍ-err akal d-wafrasen, tadla d-leḥwal eṛẓagen. A sen tenneḍ lemleḥ. S akin, a sen tesmir aceqquf n-etmess adḅubben attendeḥ deg-sen etmess. Mi teḫsi, yekkes wabbu, lqiblᵃ a ḍ-ekkes lefṣel yuḍnen, atterr lemleḥ deǧǧ-emkanis. A s-ḍ-sebbeɛ lqiblᵃ i-wmuḍin, a dd-iṛuḥ ur iqellb arᵃ alamma yeḅḅeḍ s aḫḫam-is.

Abrid wi-s-meṛtayen, mⁱ ara yeṭfakka waggur i-wakkn adyeṭfakka deg-sen lehlak. Akken teḫdem elqiblᵃ abrid amezwarᵘ akkn ara teḫdem abrid-enni. Yemḫallaf kan s-etmellalt di - nnuba l-lemleḥ. Atteɣz elqiblᵃ aḫjiḍ, a s tezzi tamellalt i - lefṣel

malade, le met dans la peau de mouton e t enterre en même temps l'œuf cru e t le membre malade. Alors, elle allume le feu. Le malade, ensuite, se lave et retourne chez lui sans se retourner.

La troisième inhumation a lieu quand la lune reparaît et qu'elle recommence à croître comme une galette bien ronde, afin que la qibla puisse rassembler la santé d u malade, et dans les cieux et sur la terre, au-dedans comme au-dehors, tant sur la terre ferme que dans l a mer. Elle emporte un pigeon ou un lapin. Elle place l e membre malade dans la peau du mouton de l a Fête et l'introduit dans le trou. Elle fait la giration du lapin: (le pigeon, oiseau marabout, on ne peut le faire tourner; le lapin, animal sauvage, qu'il ôte la crainte.) Puis, elle égorge la victime et en marque de son sang. Elle fait une fumigation. Quand elle retire le membre malade, elle dépose à sa place les entrailles de la victime dans l e trou et dit: Ce que j'ai enterré pour t o i, ce sont tes maux, où que tu les aies rencontrés, e t ce qui te f a i t souffrir. Ce que je te rends, c'est ta santé.

Le malade se lavera et rentrera chez lui e n emportant l'animal sacrifié. Chez l u i, o n fera cuire l'asfel et le malade le mangera avec la qibla. Il se baignera, se fera des fumigations avec du benjoin et la qibla dira: Benjoin, guérisseur!

Peu de jours après, la maladie e s t passée comme le vent, comme si elle n'avait jamais paru.

yuḍnen, a t tger di-teylewt, a ten tenṭel ejmiɛ, s-etmellalt tazegzawt s-lefṣel yuḍnen, d wamk ar^{a} a sen tessenker anafur n-etmess. S akin, amuḍin a dd isebbeɛ, adyuγal s aḥḥam-is ur iqellb ara γeṛ-deffir.

Tanṭelt ti-s-telt meṛṛat, m^{i} ara yeṭlal waggur, akken yekmel waggur am tehbult ḅḅeγṛum, akkn a s-ḍ-ejmeɛ elqibla ṣṣeḥḥ^{a} i-wmuḍin, ama deg-genwan ama di-tmura, ama daḥl ama beṛṛa, ama dg-elqaɛ^{a} a m a di lebhieṛ. A s teglu s-yetbir neγ elwehc el-leḥla. Aṭger lefṣel yuḍnen di-teylewt el-lɛid, a t terr ar daḥel ḅḅeḥjiḍ. A s tezzi lwehc, (itbir d amrabeḍ: ur itezz^{i} ara, ma d elwehc yekks elwehc), a s tez-lu, a s etɛellm idammen, a s etbeḥḥeṛ. Mi ḍ-ekkes lefṣel, atterr iẓeṛman n-etmezla s aḥjiḍ, a s ti-ni : I k neṭleγ, d leɛyub-ik ed-wayn i g i ḍ-emlaleḍ, ed-wayn i km iṣahen. I yak-ḍ erriγ, d eṣṣeḥḥa-k.

Amuḍin a dd-isebbeɛ, a ḍ-yuγal s aḥḥam-is, a ḍ-yeglu s-etmezla. A dd-ileḥḥ^{u} ur iqellb ara γeṛ-deffir. Mi ḍ-yeḅḅeḍ s aḥḥam, adesseḅḅent timezla, a ṭ yeçç neṭṭa d-elqibla. A ḍ-yeccucef, a dd-ibeḥḥeṛ s-eljawi, a s tini lqibla : A ljawi, ay-imliwi.

Kra bbussan, lehlak-enni yuγal d aḍu, am zun ur ḍ-iɛedd^{a} ara.

Inhumation du seul **asfel.**

Lorsque nous allons consulter un marabout pour un malade dont le corps est entièrement pris, il lui écrit des amulettes et lui conseille un **asfel** conforme aux désirs du génie, cause de sa maladie. Si c'est une maladie contagieuse, dont les génies, extrêmement nocifs, se transmettent d'une personne à l'autre, son asfel ne sera pas mangé par le malade; on ne le fait pas cuire dans sa maison. On l'immolera sur le patient, puis on l'enterrera avec tous ses membres dans un endroit de pourriture où (il croit) avoir contracté son mal.

Si c'est un mal qui gagne tous les membres et va sans cesse grandissant, comme (le feu) dévorant un tison de bois de figuier, le marabout conseillera un **asfel.** Le malade le mangera avec la qibla et les personnes qui n'ont plus de vie sexuelle active. On se gardera d'en donner aux jeunes gens et aux nourrices. Ceux qui en mangent en prennent autant qu'ils veulent. Les restes seront mis avec les os de la victime et enterrés sur des limites de champs ou dans la tombe d'un étranger.

Avant d'en finir avec ce sujet, il faut signaler l'usage suivant mentionné par Hanoteau et Letourneux. Il s'agit de la maladie du figuier "appelée suivant les localités mar as, k'aoussas, thaïlalt. Les feuilles jaunissent, se dessèchent, et l'arbre meurt. Quelquefois il languit un an ou deux; fréquemment aussi, il périt en peu de jours... Les Kabyles attribuent cette maladie, comme celle du froment à l'action d'un ver qui ronge les racines de l'arbre; mais personne n'a pu nous affirmer avoir vu ce ver, dont l'existence reste,

Mⁱ ara ḋ-nesseḣseb γuṛ-wemṛabeḍ ff-umuḍin u m i εemmṛen yiγsan-is, a s-ḋ yeṭṭaru yernᵘ a s-ḋ yetcekkiṛ asfel imenna umeṛεawn-is. Mⁱ ara d yil d aṭan ineṭḍen, lejnun-is d iseṭṭafen, jjelliben seg̊g̊-a γeṛ-wa, asefl-is ur t iteṭṭ arᵃ umuḍin, ur yeṭṭeb̊b̊a deg̊g̊-eḫḫam el-lwacul : adyemzel fell-as, adyenṭel s-leεbabḍ-is deg̊g̊-emḱan el-lefrayes i g i ḋ-yeṭwet.

Mⁱ ara yil d aṭan imelken leεḍam, yesmenγuγud deg-sen am-etqejmuṛt n-etmess maras, a s-ḋ icekkeṛ wemṛabeḍ asfel. A t yeçç umuḍin d-elqibla yak̊ ed-win ifuten di-ddunnit : a t tḣefḍeḍ ḱan f-in meẓẓiyen ettin yessuṭuḍen. Adeççen adeṛwun. Ayen ḋ-yugaren adyeddu d-yiγsan, adyenṭel egr-etlisa n e γ deg̊-ẓekka b̊b̊eγṛib.

---

pour nous, fort problématique."

Or, parmi les remèdes empiriques et les pratiques superstitieuses utilisés p o u r prévenir ou combattre cette maladie, l'ouvrage signale le procédé suivant: "Un des p l u s bizarres consiste à enterrer vivante, dans le verger attaqué, la première portée d'une chienne. Ce sacrifice d'un nouveau genre est accompagné de cette naïve conjuration: O thaïlalt, ne reviens plus t u e r nos figuiers et je n'enterrerai plus de chiens." (Hanoteau et Letourneux, La Kabylie et les coutumes kabyles, tome I, p. 441 de l'édition 1872).

Mise en œuvre des moyens magiques.

Ce sont les faiseuses de sortilèges, qui les fabriquent dans les officines diaboliques, qui connaissent l'endroit où il convient que les place la femme qui les demande. Ces sorcelleries se pratiquent dans le secret, avec beaucoup de précautions.

Les philtres d'amour seront portés par la femme accrochés à sa ceinture et elle les portera constamment sur elle. Si elle a en vue son mari, elle les placera à l'intérieur de son oreiller ou elle leur creusera un trou sous le matelas où il dort et les y cimentera.

Les philtres de désunion, elle devra les enterrer entre les chemins où passe l'homme visé ou dans les fondations de sa maison, ou encore les dissimuler dans quelque trou de ses murs. Elle peut encore les cacher sur le toit, sous les tuiles. Si elle ne peut atteindre l'homme d'aucune de ces façons, elle pourra suspendre ses sortilèges aux branches d'un arbre qu'agitera le vent au-dessus de son passage. Alors, la raison du malheureux sera livrée à l'agitation, sera livrée aux agitations des sorcelleries ; son esprit sera troublé ; il ne saura plus ce qu'il fait.

Ces sortilèges, que l'on enterre ou suspend, on s'en débarrasse par des fumigations. Quant à ceux que l'on fait prendre par la bouche, on ne s'en délivre qu'avec du "vin".

D sut-ikaruren, iǧeddmen tiḥuna n-eccwaṭen, iggeẓṛan amkan iwatan i g ara ten tesres tin i tn iḍelben. Wiġi leḥḥiun s-tussṛa d-lekyasa.

Ikaruren el-lɛezza a ten tɛelleq deǧǧ-aggus-is, a ten teṭṭawi yid-es. Ma tuɛ^{a} arġaz, a ten tesres daǧel n-tessumta nγ a sen teγz taǧjiṭ ddaw umeṭṛeḥ anda yeggan, a ten tesleγ.

Ma d ikaruren l-lekṛa, a ten tenṭel egr-iberdan anda yeṭɛeddi werġaz, nγ a ten tenṭel di-lsas ǩbeǧǧam neγ deǧǧ-alebɛaḍ n-teǧbuḍin el-lḥiḍ, nγ a ten tesres γef-essqef ddaw-uqeṛmud. M^{a}ur tuɛ^{i} ar^{a} arġaz, a s ten tɛelleq ula f-ettejṛa yeṭhuzzu waq^{u} anda yeṭɛeddi. Neṭṭa, lɛeql-is yettabaɛ elhaw^{a} ikarurn-enni, adyenneqlab elmuǧ-is, u r yeẓṛi d ac^{u} iǧeddem.

Ikarurn-enni neṭṭlent neγ ṭɛelliqent messun slebǧuṛ. Ma d ikaruren bbuççi, a ten messun s-eccṛab.

Les TERRITOIRES réserves de PUISSANCE.

Certains lieux et, par conséquent, l a terre de leur sol, sont considérés comme dotés d'un pouvoir bénéfique spécial, tant pour préserver d e s malheurs ou des maladies que pour s'en débarrasser quand on en est atteint. Quelle est l'origine d'une telle croyance? Pourquoi leur attribue-t-on un tel pouvoir? Le simple énuméré de ces lieux fera deviner la réponse ou, au moins, une partie d e cette réponse. Les voici donc: les lieux saints (lemṛaṣi); l'aire à b a t t r e (annar); les limites de champs (tilisa); le premier sillon du labour d'automne (aḍṛef amezwaru). Il y en a d'autres, comme le pied de certains arbres, mais ce sont les principaux.

Pour les lieux saints, comme partout ailleurs, la raison de cette puissance s e devine aisément: c'est la présence d u génie protecteur (aɛessas) qui l'habite; c'est la vertu (elbaṛakka) du saint (lewli) qui y a vécu ou qui y est enterré, ou même simplement qui l'a touché ou l u i a conféré une propriété bienfaisante spéciale, participation à sa propre baraka.

Pour les autres lieux, annar, tilisa, on serait tenté d'attribuer leur pouvoir à leur force d'évocation, à leur symbolisme évident. Cette explication, assez conforme au rationalisme occidental, ne correspond pas à la mentalité du Berbère. Pour lui, tous les êtres, (personnes, lieux, choses), sont doués de puissance, (un occidental dirait de qualités.) Cette puissance peut f a i r e l'objet d'un symbole: l e lion sera l a force, le lapin sera l a poltronnerie. Bien plus, à l'aide de rites magiques appropriés, o n peut capter la puissance de ces êtres s i elle est bénéfique ou, au contraire, la repousser si elle est maléfique.

Ceci est vrai de tous les êtres. Veut-on que le bébé soit solide, on déposera sous son berceau une pierre à aiguiser (amsed) ou tout autre, symbole efficace de solidité. Si, en sortant de chez soi le matin, on voit un lapin, on retournera se coucher pour briser le maléfice que ne peut manquer de provoquer la seule vue de cet animal à une telle heure...

Mais il est des personnes et des lieux, sujet qui nous occupe, plus spécialement dotés de puissance, ainsi qu'en témoigne leur réussite extérieure, — ainsi, la femme féconde et heureuse en ménage, (tameṭṭut irebbien), — ou les avantages substantiels que l'on en retire: ainsi, l'aire à battre les céréales dont on fera le couscous, base de la nourriture quotidienne. Souvent, du reste, cette puissance s'explique par l'intervention d'une autre puissance supérieure, de quelque nom qu'on l'appelle: faveur divine, présence de génies-gardiens, etc... On comprend dès lors l'empressement mis à capter la puissance de ces personnes ou de ces lieux, au moins par le contact. C'est sans doute le sens premier de l'axiome:

DDu d-useɛdi, attaɣeḍ di-sseɛd-is ;

DDu d-wemcum, attaɣeḍ di-ccum-is.

Va avec l'homme heureux, tu auras part à son bonheur ; va avec le méchant, tu auras part à sa méchanceté. L'application aux fréquentations ne semble être qu'une application dérivée.

On trouvera, d'ailleurs, une confirmation de cette explication de l'appropriation d'une puissance par contact dans le fait suivant: veut-on agir sur quelqu'un, on disposera, ou l'on cachera, sur son passage, la chose ou le sortilège qui doit l'influencer.

La terre des lieux saints.

La terre des lieux saints a été bénie par le lieu lui-même. D'où qu'on l a prenne, elle garde, protège et assure la sécurité. Elle a le même pouvoir que le gardien lui-même. Où qu'on l a place, elle éloigne la maladie et l e s malheurs: toute crainte est écartée.

A la naissance d'un enfant, sa m è r e place entre elle et lui de la terre d e lieux saints afin qu'elle les protège. Le septième jour, quand elle met le bébé au berceau, elle suspend une partie de cette terre au-dessus du berceau; le reste, elle en fait un nouet pour s a couche: ni les ennuis ni la maladie n'oseront s'en approcher. L a couche (d'une jeune mère) e s t en butte aux mauvaises influences: des troupes d e génies malfaisants rôdent autour d'elle. Si l'on n'y m e t pas le sel qui les repousse et la t e r r e des lieux saints qui les met en fuite, ils communiquent facilement les maladies: elles se succèderont l'une après l'autre.

Nous accrochons des nouets de terre bénie aux accouchées pour que leur fécondité ne soit pas diminuée, aux circoncis pour qu'ils soient solides et que rien ne vienne gâter leur circoncision, aux jeunes mariées afin q u e rien ne vienne troubler leur entrée en ménage.

Cette terre d e s lieux saints, nous en donnons aux voyageurs, sous forme de nouet placé dans leur bourse. Tel il l'a reçu, tel il le rapportera; il ne se laissera p a s aller a u jeu ni à la boisson; il ne se livrera pas à d e mauvaises actions.

Nous déposons de cette terre sur les linteaux de portes; nous en mettons

Akal l-lemṛaṣi

Akal l-lemṛaṣi, yeṛqa-t wemkan-enni. Anda-t nebḅi, yeṭḥuddu, yeṭḥaṛab, yeṭɛassa : am zun d aɛessas. Anda nessers akal-enni, adyerr akin fell-aɣ leḅla d-elmuṣayeb : ur neṭṭaḡad ara.

Mi dd-ilul eḷḷufan, yemma-s tesrusuy gar-as d-emmi-s akal l-lemṛaṣi adyeṭḥuddu fell-asen. Ass ḅḅi-s-sebɛ-eggam, mi yuɣal eḷḷufan ɣeṛ-edduḥ, kra a t tɛelleq i-dduḥ, kra a t tekmes deḡḡ-esgen, i-wakkn ur ḍ-iteddu ara lhemm wa la lada. Asḡen mesbub: tezzin fell-as lemḥall. Ma ur as nesris ara lemleḥ ara tn iqemḥen ed-wakal l-lemṛaṣi ara ten yeẓẓɛen, sehlen i-wjelleb : lemrar yeṭnadi ff-ayeḍ.

Neṭɛelliq tiyemmusin ḅḅakal l-lemṛaṣi i-tmenni-friyin i-wakkn ur yeṭnegzay ara uwedf-ennsent, i-ymeḫtanen i-wakkn adṣeḥḥin, ur sen yesseḫsaṛ ḥedd ṭṭhaṛa-nnsen, i-teslatin i-wakkn ur iḫeṛṛeb ḥedd el-ɛecc-ennsen.

Akal l-lemṛaṣi, neṭṭak-it i-yiminig ttayemmust di-teḫriṭ-is. Akkn ara t yawi akkn ara t-iḍ yerr: ur ileɛɛeb, ur isekkeṛ, ur teffal tiṭ-is ɣel-lejnayef.

Nejjaja akal l-lemṛaṣi degg-emnaṛen ; nejjaja-t

dans le jardin: si quelqu'un y pénètre pour y faire quelque dégât, le saint lui-même l e rendra aveugle ou lui fera perdre son chemin.

Enfin, quand la vache va vêler, nous lui accrochons au cou un nouet de terre des lieux saints: on dit: Ni son lait ni son beurre ne l u i seront enlevés: cette terre la protégera du mauvais œil. On attache de la terre de lieux saints au timon de la charrue que tirent les bœufs: ils laboureront correctement, sans tirer chacun de s o n côté, et travailleront tranquillement.

L'aire à battre.

L'aire est le parquet de Dieu. C'est sur elle que se manifeste la bénédiction. Les Gardiens s'y rassemblent et y tiennent leurs conseils.

L'aire est un coin d e crête exposé a u vent d'est. C'est ce vent q u i apporte l e s souffles bienfaisants chargés de bénédiction et d'abondance. Il purifie les tas d e céréales q u i sont la nourriture des hommes; il débrouille les pénibles situations des femmes dans le besoin. Il permet au malade d'obtenir la guérison. Quant au mal, il le disperse comme paille vers l e s montagnes et les plaines. On dit: L e roussi, l e grand vent l'emporte.

De la terre de l'aire on fait un nouet qu'on suspend au cou des fiancées. De même que le grain s'y sépare de la paille, ainsi la jeune fille

di-tebHirt . Ma yella w^{i}ara t iqesden a t iḫan, lemṛaṣi a t ssedreγlen enγ a s sɛeṛqen abrid.

M^{i}ara thiwel etfunast, neṭɛelliq - as di-teqlaṭ en-temġeṛṭ-is tawemmust ḇḇakal l-lemṛaṣi, neqqaṛ-as ur as yeṭwakkas wudi wa l^{a} ayefki: a ṭ yemnɛɛ di-ɛinṣṣu. Ṭɛelliqn-asn i-yezġarn akal l-lemṛaṣi di-tefkalin i-wakkn adhieṛten, ur reġġelnara, adesti-hiin kan.

A nn a r .

Annar ttaqaɛeṭṭ eṛ-Ṛebbi. Deg-s i tekkat elbaṛak-ka. Deġ-s i ṭnejmaɛen iɛessasen, din i ferrun ed-diwan.

Annar d amkan en-tiγilt yuɛan abehiri l-lqebla. D abehiri-nni dd-igellun s-leryah yelhan i deg teṭ-ṭili lbaṛakka. Yezzizdig tirac n-enneɛma yeṭqewwi-ten elɛebd-is ; iferru lumuṛ ef-tin mehṣuṣen ; yes-semlalay-ed win yuḍnen ttebburt eh-hellu. Ma d ayen en-dir, iteẓẓɛ-it amm-alim eγṛ-idurar d-esswahel. Akken qqaṛen : CCiḍ, yeḇḇi-t ucelyaḍ.

Akal ḇḇennar, neṭɛelliq-it ttayemmust i-teslа-tin : akkn iferru lhebb γeff-alim, attuyal ttislit

deviendra femme.

C'est sur l'aire quela qibla soigne les jeunes enfants, qu'elle enlève la tuccerka aux vieilles filles ou à celles qui ne sont pas encore mariées. C'est l à qu'elle lave les filles "teintes de la toison d'une ogresse". Enfin, c'est sur l'aire qu'elle jette l'eau qui a servi à la médication des fêtes de famille ou des filles à marier.

On soigne sur l'aire le bébé q u i ne marche pas encore ou qui a des jambes grêles.

Pour celui qui tarde à marcher, l a qibla va mendier pour lui dans trois maisons d e la farine et, dans trois autres, elle demande de l'huile, du sel. Elle va enfin dansune autre demander du lait d'une vache donnant des veaux robustes: dis: Prophète! et lève toi.

La mère du bébé fait l a giration de ce qu'a mendié pour lui la matrone. Elle e n fait une taceßbaţ. On emporte l'enfant sur l'aire. On le fait marcher en disant: Va doucement, évite épines e t cailloux. Elles mangent. Le bébé goûte un peu de cette nourriture remède. On passe sur lui u n peu d'eau en disant:

Aire, porteuse d'abondance,
Que mon fils dorme, grandisse, se développe;
Qu'il se lance à marcher
Comme se lèvent les vents dans le ciel.

Elles rincentla vaisselle, versent l'eau entre ses jambes:

ttameṭṭut.

Deg̊g̊-ennar i teṭdawi lqibla ɣɣufanat, i tqeṭṭeɛ tuccerkiwin i-temburin ettɛezriyin, i teccucuf i-tidak umi yeḍlª uḥedduf en-teryel. Deg̊g̊-ennar day-n i teṭṭeggir aman bbucaf uliwi l-lfuruḥ yak̊ ettɛezriyin.

ɣɣufan yeẓẓuzin i-tikli yak̊ ed-win yesɛan ifadden bbuffal, a ten dawin deg̊g̊-ennar.

Win yeẓẓuzin i-tikli, lqiblª a s-d-emmter tlata yeḫḫamen b̊bewren ; a d-ernu tlata yeḫḫamen n-ezzit, tlata yeḫḫamen el-lemleḥ ; a d-ernu aḫḫam yesɛan a-yefki n-etfunast yeṭṭarwen eddkur : neḍha NNbi, tekkreḍ.

As tezzi yemma-s ayen d-emmter elqibla, a s tesseb̊b̊ taceb̊b̊aṭ. Adawint eɣɣufan s annar, a s weqment "DDac aɛeqqac, asennan ulac", adeççent taceb̊b̊aṭ. ɣɣufan adyeɛreḍ cwiṭ n-essunna n-eddwa-s ; a s sebbɛent, a s inint :

Ay-annar, ay-imnerni,
MMi adyeggan, adyeṭnerni, adyeṭfukti ;
Adiserreḥ es-tikli
Akken serrḥen leryaḥ deg̊-genni.

Sakin, adeslilent leḥwal, adneylent aman ɛr-griḍarrn-is :

comme l'eau qui court, le petit courra.

La qibla enlève sur l'aire les empêchements des jeunes filles, des filles non encore mariées ou délaissées, le jour du grand souper des fêtes de Tachâbant et de Taâchourt: elles sont nombreuses. Elle les fait venir une à une: nulle ne doit assister aux rites appliqués à l'autre, sinon elles se communiqueraient leurs empêchements. En enlevant la tuccerka, la qibla dit:

J'enlève les empêchements
Qui feraient obstacle entre un époux et toi,
Entre ta famille et toi,
Qui rendraient ta parole ou ton travail difficile,
Qui te feraient mépriser de ceux qui te regardent.

Elle prend de l'eau et l'en lave superficiellement. Avec le couteau de la Fête, elle coupe un lien (de diss ou d'alfa) entre ses jambes, en disant: Fête, ôte l'infirmité. Elle casse un oeuf aussi entre ses jambes. Elle lui tend le couteau: la fille le prend entre ses dents. La matrone lui dit alors: Rentre chez toi sans te retourner. Si elle se retournait, tout ce qui a été supprimé rejoindrait la jeune fille.

akken ṭṭazzalen waman ara yeṭṭazzal eḷḷufan.

Lqibla tqeṭṭɛ-asent egr-inurar tuccerḱiwin i-temḥejjlin, i-temburin yaḱ ettɛezriyin ass imens^{i} ameq̊ṛan n-eṫceɛbant neɣ n-eṫɛacuṛt : ɛument. Teṭṭa-wi-tent yiwet yiwet, t^{a} ur etheddṛ i-ta, m^{a}ulac a ḋ emrirent gar-asent tuccerḱiwin. A s tin^{i} i-tin u-m^{i} ara teqḍeɛ tuccerḱa :

I m qeḍɛeɣ ttuccerḱiwin
Ara dd-iṣebḥen gar-am d-ejjwaj-im,
Gar-am d-at-weḫḫam-im,
Gar-am d-umeslay-im d-ecceɣ̊l-im,
Gar-am d-ekr^{a} ara ḱm iwalin.

A ḋ-eddm aman, a s eṫsebbeɛ lefṣayl-is ; a s tegzem es-tefrut el-lɛid aseɣwen egr-iḍaṛṛn-is, a s tini: A lɛid, ekkes elɛib. A s teṛẓ tamellalt egr-iḍaṛ-ṛn-is. A s-ḋ-efḱ tafrut, a ṭṭ-iḋ-ger deġ-mi-s, a s tini : Uɣal s aḫḫam, ur ḋ-qellb ara : m^{a}ulac, k a teqḍeɛ, a ḋ-ezzi yid-es.

Les limites de champs.

C'est Dieu qui a institué l a limite. C'est par des limites qu'il a séparé l e s cieux et les terres. C'est sur des limites que le monde repose.

La limite est garante d e vérité. C'est elle qui sert de séparation entre les voisins. Elle enlève tout doute. C'est elle q u i a dit: Ne monte pas; ne descends pas. Les limites ont leur gardien: on ne peut les déplacer. La terre témoignera contre celui qui l'aura volée: elle sera s o n accusateur dans l'au-delà. Ce bout d e terre que le voleur, poussé par Satan, aura ajouté à sa propriété, deviendra pour lui dans l'au-delà u n tas de terre qu'on chargera sur ses épaules.

Celui qui a arraché une limite, pour la rapprocher ou l'éloigner, on lui amènera les notables et les sages du village pour qu'ils soient témoins du serment qu'on lui fera prêter. On emplira son capuchon de terre et on lui dira: Tourne-toi vers l'est et remets la limite à sa place. La parcelle de terre dans laquelle nous serons enterrés, nous la plaçons sur tes épaules, dans c e capuchon de terre. S'il reconnaît s o n tort e t la remet en place, s'il jure sans charger son c o u d'un faux serment, sans se laisser pousser par l e diable à garder le morceau volé, Dieu, qui ne demande qu'à pardonner, lui pardonnera.

Celui qui voudra faire un serment sans appel, le capuchon de terre sur les épaules et un soc de charrue sur la nuque, jurera: J'en jure par ce fer et cette terre qui nous engloutira, l e s limites sont bien à leur place. Celui à qui il aura prêté ce serment lui dira à son tour: Puisque tu as chargé ta nuque d'un tel serment, je te cède mon droit:

T i l i s a .

Talast, iḥudd-iṯṯ-id Ṛebbi. S-etlisᵃ i gg-efṛeq igenwan ettmura ; s-etlisᵃ i tebna ddunnit. Allen esɛant afrag ; imi yesɛa talast.

Talast ttimeḥiqit : ttin i ġ-feṛqen eljiran : teqḍeɛ ccekk. D neṭṭat i s yennan : Ur ḍ-eṭṭaliḍ, ur ḍ-etṣubbuḍ. Tlilisa sɛant lewkil : ur tezmirḍ araᵃ a tent tessembiwleḍ. Yeṭḥasab wakal, itezzem bab-is di-laḥeṛt. Tardast-enni sanⁱ i s-t izegged ecciṭan, di-laḥeṛt d imedran bbakal ara s yessers ef-tuyat-is.

Win iqelɛeen talast, yezzaz-iṭ neγ iweḥḥṛ-iṭ, ad as-ḍ awin imeqṛanen d-elɛeqqal d inigan adyeqṭeɛ limin ez-dat-sen. A s eççaṛn aqelmun bbakal, a s inin : Qebbel eṛ-eccerq, teṛṣuḍ : tardast i gara nenṭel, nerra-yak i-yiri-k d-uqelmun-enni bbakal. Ma yḥeqqeq, yeṛṣa-ṭ ggemkan-is, yeggull ur yebbi ccada ṛ-Ṛebbⁱ i-yiri-s enγ ur s-t izeggd ara cciṭan, sidi Ṛebbi d bab n-essmaḥ a s isemmeḥ.

Win ara yeggallen ineqqa limin, aqelmun yeççuṛen d akal ef-tuyat-is, adyernu tagersa f-yiri-s, a s yini : A ḥeqq uzzal-a d-wakal ad aγ yeççen, ar akkᵃ i gg-ella lḥal. Win akkennⁱ umi yeggull a s yini : Imi tbubbeḍ ccada-yagⁱ i-yiri-k, fkiγ-ak-t,

garde ce morceau de terre. Il lui en fait condonnation, même s'il lui a menti. Mais celui qui vole de la terre pendant sa vie et qui prête un faux serment ne connaîtra ni profession de foi ni demande de pardon au moment de sa mort. Ce sera tout son viatique pour l'au-delà: il n'emportera pas avec lui les fumets des délices du Paradis: son capuchon est déjà rempli de la terre volée.

Cependant, malgré tous les châtiments (qu'entraîne) le déplacement des limites de champs, Dieu a ainsi créé les hommes que chacun ne songe qu'à s'approprier une parcelle du terrain du voisin, surtout les vieillards, "qui font les plus grosses sottises": ce sont eux qui connaissent le prix de la terre: ils sont prêts à mourir pour une de ces parcelles. Un couplet affirme:

Dieu te maudisse, monde (trompeur):
Tu te gausses de tes esclaves;
Le vieillard, chenu comme toison,
S'est occupé de déplacer les limites.
Il se figure qu'il y a encore du temps,
Alors que le soleil se couche: c'est le soir.

Pour un morceau grand comme une gueule de chacal, les gens se battent, quand Satan les pousse: pour si peu ils se détruisent. Même s'ils ont de la terre à ne savoir qu'en faire, quand ils songent à voler ce tout petit lopin, il n'y a plus que lui qui compte à leurs yeux.

awi-t. Iǧewz-it, ḥas d leḳdeb. Lameɛna, win yesseblilliḥn akal di-ddunnit, yeggull, ur yeççehhid ur yesteɣfiṛ, d win i d aɛwin el-laḥeṛt-is : ur yeṭṭawi ara lefwaṛ el-ǧennet : yeççuṛ uqelmun-is d akal.

Ula d akken, ḥas qeṛṛiḥit tlisa, akka i d-yeǧǧa Ṛebbi ddunnit, m-ḳul-yiwen yeṭḥelli - d tardast bbakal i-yiman-is. Abeɛda imɣaṛen "i tent yessemɣaṛen" : d nitni i gg-eẓṛan yeswa wakal: tardast, ademmten fell-as. Yella deg-sefru :

Aḳem yeḥdeɛ Ṛebbi, a ddunnit :
Teṛwiḍ di-lɛebd-im taḍṣa.
Amɣaṛ icabn am-yilis
Yelha d-uqeṛṛeb n-etlisa.
Neṭṭa iɣill ma zal elḥal :
Yeɣli yiṭij, d eleica.

F-yimi bbuccn i ṭmeḍnin medden mi ara sen-t izegged ecciṭan ; fell-as i ṭṭemfaḳakan. Ḥas eseɛn ayn ur enferru, mi bbḍen ar tardast-enni, ṯṯin kan igg-eɛzizen fell-asen.

La terre des limites utilisée en thérapeutique.

Le jour où l'on fait la circoncision d'un enfant, on va lui chercher u n plat de terre de limites. On le place entre ses jambes : c'est au-dessus de lui que l'enfant sera circoncis et le sang y coulera. Cette terre sera rapportée à sa place, entre les limites d e champs : l'enfant deviendra solide comme une borne : nul ne pourra le déplacer, nul ne pourra le briser : tout en lui sera solide.

Celui qui souffrira d e céphalées ou de boutons en éruption envahissante, c'est la qibla qui le soignera un jour où se tient le marché, le samedi ou le mardi, (dans notre coin des At-Mangellat), le soir, au coucher du soleil.

Le bébé qui souffre d'entérite aiguë o u de fièvre pernicieuse, la nouvelle accouchée, le nouveau circoncis ou l a fiancée qui souffrent de la fièvre pernicieuse, seront soignés p a r la qibla entre des limites de c h a m p s, mais ce ne sera qu'une médication, pas une inhumation. Ils mangeront, (la qibla et lui), la victime immolée en asfel ; le malade se lavera superficiellement. L e s os de la victime et l'eau du lavage seront versés dans un trou sur la limite. I l s laisseront sur place les récipients utilisés pour les soins ; puis ils se retireront en marchant à reculons, jusqu'à ce que, quittant la place, ils rejoignent le chemin et se disent : Nous avons trouvé la santé avec le remède.

Aḍref amezwaru, le premier sillon. Les rites le concernant o n t surtout pour but d'assurer la croissance fructueuse d u grain qui lui sera confié. A signaler toutefois celui-ci,

Akal n-etlisa yeṭwehhwiji i-ddwa.

Ass-en f ara yeḫten weqcic, a s-d eddment taqduḥt ḇakal n-etlisa, a ṭ sersen egr-iḍarrn-is adyeḍheṛ fell-as weqcic, idammn adneggin s akal. Akal-enni, a t erren s amkan-is egr-etlisa. Ma d aqcic, adişehhi am talast, ur yezmir wi ara t iqelɛen, ur yezmir wi ara t yeṛẓen: kul-ci-s işehha.

Win ara yhelken essiḥ uqerru neγ win yentutren s-elhiebb, a t tdawi lqibla ger-etlisa deggass i g ara yeɛmeṛ essuq, essebt neγ eṭṭlata, tameddit mi ara yeγli yiṭij.

LLufan ara yhelken tagdiṭ enγ aneγluy, timennifrit, ameḫtan etteslit ara yhelken aneγluy, a ten tdawi lqibla gr-etlisa. Nitni d adawi kan, maççi ttanṭelt. Adeççen asfel, adisebbeɛ umuḍin. Iγsanenni n-etmezla d-waman-enni usebbeɛ, a ten neγlen ɛr-daḫel ḇbeḫjiḍ en-talast. A n-eǰǰen lehwal ss i iduwa. Adeṭṭiḫḫren, lehhiun ttimendeffirt alamma ffγen-d i-wakal-enni, adkecmen abrid, ad as inin: Nebbi ccfa w-eddwa.

pratiqué en cas de coïncidence d'une fête de famille avec le premier labour d'automne: on jette l'eau qui a servi au bain de la mère qui a eu un garçon, à celui du circoncis ou de la mariée, dans le premier sillon, i-wakkn adefṛuṛẖen, afin qu'ils soient féconds et se multiplient.

Avant de terminer ce chapitre, un mot sur les empreintes de pas:

Laṭṛ amezwaru ss ara yeqleɛ yiminig deǧǧ-eẖẖam, a t nekmes di-tyemmust, a t nerr s asalas alemmas, nin-as: Ay-asalas, siwl i-wsalas, meḥsub i-wergaz yunagen. Neqqaṛ: Deǧǧ-eẖẖam, tamettut d elsas, argaz d asalas. Annejj tayemmust-enn^{i} alamma yuɣaled errekḍ-is s aẖẖam.

La première empreinte laissée par un voyageur quand il quitte sa maison, nous en faisons un nouet que nous plaçons sur la poutre maîtresse en disant: Poutre, rappelle la poutre, soit l'homme qui voyage, puisqu'on dit: dans la maison, la femme est la fondation, l'homme la poutre maîtresse. Nous laissons ce nouet jusqu'au retour de ses pas vers la maison.

La TERRE NOURRICIERE

En Kabylie, comme partout dans l e monde, la terre est vraiment la Nourricière. Durant de longs siècles, les habitants de ce pays ont tiré de son sein tous l e s produits de leur alimentation. De nos jours encore, c'est d'elle, principalement, que vivent ceux qui restent au pays.

Ce chapitre mériterait à lui seul tout un livre pour être convenablement traité. Dans l'impossibilité de le faire, on se contentera souvent de références.

Terre, source de subsistance.

Il n e viendrait à l'esprit d e personne, en pays développé, que la terre, comme telle, puisse être utilisée comme nourriture. Pourtant, i l est des cas où il en e s t ainsi, dans les pays moins favorisés, encore que le fait devienne de plus en

plus rare.

Il y a des enfants qui, malgré les réprimandes de leurs parents, redoutant de les voir envahis par "les vers", mangent de la terre. Manie ou besoin d'assouvir la faim qui tenaille leur petit ventre mal rassasié? La deuxième hypothèse semble, au moins dans l e s débuts, avant que cela ne devienne une habitude, être l a véritable explication. La faute n'en incombe pas aux parents, bien sûr; surtout pas au père qui ne manque pas de répéter à sa femme, servant à manger a u x enfants: ɛudd-asn ileḍman, maççi d iseḍḍasen, c e sont les bouchées qu'il faut compter e t non leurs années; ni à la mère qui se prive de sa part pour eux, en disant: amzun γeṛ-tɛebbuṭ-iw igg-uγal, (ce que je leur laisse de ma part) me fait l'effet d'arriver à mon propre estomac.

Il est un autre cas de géophagie, encore assez fréquent, semble-t-il:

Tameṭṭut yellan s-tadist teṭṭinit f-akal. S ani tebγu tṛuḥi, ilaq atedlu amkan i g i tella tkufitis. Aḍ-eṭqeccir ɣwiṭ ɣwiṭ.

Mi ara twali adyili ugeffur, enγ adiwet wedfel, attawi lḥila ttqabact a ḍ-heggi a mmar a s yeḥbes. Ma ur teççi ara, atteḍṛu yid-s am bu-ddeḥḥan, adeddreγlent walln-is.

Mi dd-ilul eḷḷufan, d ayen, a s yekkes.

La femme enceinte a des envies d e terre. Où qu'elle aille, il lui faudra passer par sa réserve: elle en grattera un peu chaque fois.

Si elle voit que l e temps va se mettre à la pluie ou que la neige va tomber, elle emporte avec elle un récipient et une pioche: elle prépare sa provision afin de ne pas en être séparée. Si elle ne peut plus manger de terre, elle e s t comme le fumeur (privé de tabac): ses yeux deviennent aveugles.

Après la naissance d e l'enfant, c'est fini: (la mauvaise habitude) lui passera.

Tameṭṭut yuẓamen taḵeffaṛt en-cehṛayen d-ennṣef f-eḷḷufan-is, asmi ara tefteṛ, ara ṭ yesfetṛen d elqibla.

Aṭ tawi lqibla γeṛ-walebɛaḍ l-leɛwanṣeṛ. Adawint asfel d-leḥwal imeṛẓuga. Mi ara awḍent γeṛdin, adeççent ayen ḍ-ebbint. Mi fukkent, a s-t teqḍeɛ lqibla. Aḍ-ehbej s-yimi-s deǧ-babder, atessusef ssya w-essya alamma ttelt meṛṛat. S akin, a s teccucef elqibla, a s ťsebbeɛ. A dd-uγalent s aḫḫam. Mi ara awḍent, a s tewqem elqibla açcanaṛ l-lebḫuṛ.

Deǧǧ-ass-en, d ayen, ifukk fell-as Ṛebbi ayn ur nelhi.

(Pour) la femme q u i a fait un jeûne expiatoire de deux mois et demi à cause du bébé (qu'elle aura étouffé en le couchant à ses côtés), quand viendra pour elle le moment d e rompre son jeûne, elle le fera en compagnie d e l a qibla. Celle-ci l'emmènera vers une source. Elles emporteront avec elles une victime immolée en asfel, ainsi que

des produits amers. Arrivées au lieu voulu, elles mangeront les provisions apportées. Le repas terminé, la qibla procèdera aux rites q u i mettront fin (à la malédiction) de la femme. Celle-ci mordra d'abord dans un talus, puis crachera à droite et à gauche, à trois reprises. Alors la qibla lui fera l e bain et le rinçage. Elles regagneront la demeure de la femme. Quand elles y seront, la qibla allumera un brasero pour les fumigations.

A compter de ce jour, c e sera fini : Dieu ôtera de la femme toute menace du malheur (de perdre encore des enfants).

Evidemment, c'est surtout par ses produits, céréales, légumes e t fruits, q u e la terre fut la nourricière d u Kabyle. Bien plus, elle seule lui fournissait toute son alimentation.

Le couscous (**seksu, ṯṯεam**), base d e s repas, plat sans lequel aucune fête n e serait réussie, (**fell-as igg-endeh ṭṭbel**, c'est pour lui que résonne le tambour), provenait des maigres récoltes d'orge (**timẓin**) semé dans la montagne sous les figuiers.

Seuls les plus riches pouvaient s e payer le luxe d'un couscous de blé (**seksu ggirden**) importé à dos de chameau d u pays arabe. Les pauvres, immense majorité de la population, devaient se contenter d'ajouter à la farine d'orge plus ou moins tamisée du gland doux (**abelluḍ**) fourni p a r les chênes noueux accrochés a u x flancs des pentes. D'abord écrasé a u moyen d u grand pilon d e bois (**amaddaz**), le gland était ensuite moulu et donnait une farine fort lourde à digérer. Il fallait, dit-on, (de la bonne volonté pour appeler cela) de la

nourriture : A Ṛebbi, fi-ḥima-k i-wbelluḍ, ma d enneɛma-k ! En tout cas, la saison venue, femmes et enfants le croquaient comme châtaigne. Le reste était soigneusement gaulé et ramassé. On l'enserrait ensuite, à côté des céréales (enneɛma) et des figues sèches (iniγman) dans les akoufis ventrus installés au bord des soupentes.

Le bouillon du couscous (aseqqi) était fait à partir de légumes du pays, amoureusement cultivés par les femmes dans leurs jardins (timizar) aux abords du village ou les tibḥirin du bord des cours d'eau. C'était principalement le scolyme amélioré (taγeddiwt), du piment (ifelfel) et autres plantes pouvant servir de condiments, des légumineuses, dont les fèves (ibawen) notamment.

A ces humbles légumes, on ajoutait parfois, dans la marmite, un morceau de viande, régal suprême mais fort rare, pour les familles aisées, une fois la semaine, le jour du marché ; pour les très pauvres, deux ou trois fois l'an, lors des immolations collectives (tiṃecṛaḍ) qui unissaient dans une même communion tous les membres du village, petits et grands, riches et pauvres. Tous en avaient leur part, strictement égale, même le bébé au berceau.

Celui qui en avait la possibilité accomodait son couscous d'huile d'olive (zzit uzemmur). Les autres se contentaient de présenter à leurs invités, le repas achevé, un peu de cette huile pour qu'ils puissent au moins s'en frotter moustaches et barbe et laisser croire ainsi que leur amphytrion les avait grassement reçus.

Il y avait aussi, en abondance, des fruits.

Climat et terrain sont particulièrement favorables à la culture des arbres fruitiers. L'olivier (tazemmurt) y est productif jusqu'à 800 mètres. Aux bonnes années, c'était une véritable bénédiction d'en posséder en quantité suffisante. D a n s les pressoirs rustiques, on écrasait l'olive et on en tirait une huile âpre au goût mais saine.

Dans tous les terrains, de plaine ou de montagne, poussait le figuier aux variétés multiples, "vingt-huit variétés, outre celles dont les fruits, appelés doukkar, servent à la caprification", (Hanoteau et Letourneux).

Au moment de l a maturité des figues (tasenṭit el-leḥṛif), pour éviter les inégalités, sources de jalousies mères de disputes, le village fixait un temps d'interdit, sanctionné p a r une amende renforcée d e la malédiction des marabouts, d'où son nom: ddaɛa l-leḥṛif. Pendant u n e quinzaine de jours environ, les propriétaires dont les fruits mûrissaient précocement devaient s'abstenir d'en manger avant l'ensemble d e la communauté, car la figue, gonflée de sucre, "à l'instar de la viande laissée pour le déjeuner, on ne peut la manger seul: am-tecriḥt n-eṣṣbeḥ, ur ṭ iteṭṭ ḥedd weḥd-es.

Mais, l'interdit une fois levé, l e long régal commençait: on allait, pendant de longs jours, se gaver de figues fraîches (tibeḥsisin), non sans avoir pris l a précaution de manger les premières avec un peu de sel. De bonne heure, on se rend aux champs pour les cueillir sur l'arbre dans la fraîcheur du matin. On e n rapporte de pleins paniers à la maison, pour ceux qui n'ont p u sortir. Mouloud Feraoun a des pages savoureuses sur cette période de l'année, également mirifique pour l'homme et pour Mehammed, le Chacal, (Jours de Kabylie,

Les beaux jours).

La plus grosse partie de la récolte est conservée. On la fait sécher s u r place, étalée sur des claies de roseaux. Les figues b i e n séchées (tazart, iniγman), on l e s enserre précieusement dans les ikufan. C'est la provision pour l'année, sérieux appoint pour l'alimentation quotidienne. "Pendant le reste de l'année, deux des repas quotidiens sur quatre sontuniquement composés de figues sèches, parfois trempées dansl'huile pour en faciliter la digestion" (Hanoteau et Letourneux). Naguère encore, c'était le casse-croûte du fellah allant passer sa journée dans les champs. C'était aussi le frugal viatique d u voyageur s e mettant en route pour un long parcours. On y ajoutait un morceau de galette (aγṛum) d'orge.

Pourvoyeuse de l'homme, l a terre était également nourricière du bétail, petit et gros, à son service: la chèvre, vache d u pauvre; le mouton à la chaude toison, spécialement l e mouton d e la Fête (ikerri l-lɛid); les bêtes d e somme, âne ou mulet; le bœuf enfin, paisible e t travailleur, qui, après avoir u s é ses forces en compagnie du fellah, finissait ses jours à l'abattoir.

Pour eux, la terre fleurissait la belle herbe de printemps, régal d e s chevreaux e t des agneaux guettés par le chacal. Pour eux, elle desséchait les chaumes qui, la moisson achevée et le grain séparé, seraient enfermés dans l e s fenils (itemma, de branchages, ou iɛecciwen, de pierre). Pour eux aussi, elle couvrait l e s arbres d'un épais feuillage, fourrage de l'été. C'est un spectacle impressionnant que d e voir le paysan, parfois vieillard plus q u e sexagénaire, grimper au sommet des frênes majestueux, au risque de se bri-

ser les os, et les dépouiller de leur menu branchage. L'automne arrivé, le frêne dresse vers le ciel ses bras décharnés implorant du ciel la pluie qui tarde à venir pour redonner vie à toutes choses.

De nos jours, bien sûr, beaucoup de choses ont changé et c'est heureux. La terre, cependant, reste toujours, et pour une très grande part, la nourricière du Kabyle. Si la culture des céréales ne s'est guère accrue, tant la terre est ingrate, (alᵃ aẓṛu f-egma-s, il n'y a que pierre sur pierre), celle des arbres fruitiers s'est intensifiée. On trouve toutes les espèces cultivées en Europe, le cerisier notamment. Pour les régions montagneuses, il est d'un tel appoint qu'on y a institué des Fêtes des Cerises. Dans les potagers pareillement, la gamme des légumes cultivés s'est développée; et si, les jours de marché, de pleins camions apportent, souvent de fort loin, céréales, fruits et légumes, c'est toujours la terre nourricière qui fournit tout cela, non plus la terre du pays rétréci à la dimension d'un champ ou d'un jardin, mais la terre élargie jusqu'aux limites de la patrie algérienne.

Terre, source de revenus.

La Terre f u t nourricière pour le Kabyle en lui fournissant la quasi-totalité des produits de son alimentation. Elle le fut encore, d e manière indirecte, en lui permettant, grâce à son travail, d'acquérir quelque argent, d o n t une partie a u moins était utilisée pour subvenir à sa subsistance et à celle d e s siens. Mais c e travail de la terre, que ce fût l'agriculture, partout pratiquée, ou un petit artisanat à partir de la terre, céramique de tuiles ou poteries, était loin d'apporter la richesse à ceux qui l'exécutaient. De là vient sans doute le dicton: Atrebḥeḍ ḥaca ma teffγeḍ si-tmurt-ik, (Kabyle), tu ne peux t'enrichir qu'en sortant de ton pays.

A moins que l'on ait l a chance de découvrir un trésor dans cette terre ingrate. La chose n e serait pas inouïe, mais q u i saura la vérité? Il n'est pas bon de se vanter de faveurs divines exceptionnelles, de celle-là moins que de toute autre. En tout cas, l'heureux bénéficiaire devrait, dès sa découverte, immoler une victime, sans quoi les belles pièces trouvées se transformeraient en en vulgaires morceaux de charbon, (FDB. Valeur du sang, 1964, N°83). Sacrifice également nécessaire si l'on découvrait une source dans son champ, car l'eau apporte elle aussi, à sa manière, la richesse à son possesseur.

Avant de parler d e la culture d e la terre, son travail proprement dit, il faut au moins dire un mot de l'artisanat traditionnel utilisant l a terre comme matériau. A vrai dire, bien qu'assez développé, son but était, avant tout, utilitaire et ses produits, souvent très beaux, s e classent

dans les arts mineurs. Il s'agit de la confection des poteries de terre cuite. Qu'il suffise de mentionner la fabrication des tuiles dites romaines, sans aucun caractère artistique, et de renvoyer à l'ouvrage de J.Musso, Tuiles ornées en Grande-Kabylie, (FDB. 1970, N°105).

Les poteries offrent une gamme infiniment variée de formes et de coloris, suivant les tribus où elles étaient façonnées ou l'usage auquel on les destinait. Un connaisseur a tôt fait de reconnaître la provenance d'un ustensile de terre cuite: cruche à puiser l'eau, pot à eau ou plat d'usage domestique, lampe à huile des réjouissances familiales.

Dans la plupart des tribus, on trouvait des potières s'adonnant à la fabrication d'ustensiles en terre cuite, souvent à peine ornés de quelques lignes colorées. Le village d'At-Khir, aux At-Khlili des environs de Djemaa-Saharidj, s'était spécialisé dans la fabrication des ustensiles allant au feu: couscoussière (taseḳsut), plat à cuire la galette (tafeḍreqt), etc... Une bonne partie de sa population vit de cette industrie. Les femmes façonnent et cuisent les poteries. Les hommes leur apportent la terre argileuse (akal yesɛan leγṛi) et le bois pour la cuisson. Les ustensiles achevés, ils les emportent, arrimés sur leur dos ou sur celui d'une bête, et ils vont les vendre de marché en marché, parfois à de longues distances.

Dans certaines tribus, les poteries, bien que destinées à l'usage domestique, revêtent un réel caractère artistique qui les rend très aptes à la décoration. Les potières, qui les façonnent et les décorent sans autre outillage que leurs mains et une touffe de poils de chèvre, se sont acquis une réputation méritée qui dépasse les limites de

leur village ou de leur tribu. Ainsi en est-il de celles des Aït-Smaïl, proches de Boghni, (cf. H. Balfet, La poterie des Aït-Smaïl du Djurdjura, in Revue Africaine, tome XCIX, 1955 et Sr. Louis de Vincennes, Vie et travaux des potières aux At-Smaεel du Djurdjura, FDB. 1971, N°112). Pareillement, des potières des Ouadhias et des Maatkas sont de vraies artistes. Il en était ainsi naguère encore, aux At-Mesbah, près de Beni-Douala, de deux ou trois vieilles femmes. Hélas! le désir de plaire à l'acheteur ignorant a provoqué l'apparition de formes inattendues. Leur mauvais goût ne contribue guère à faire apprécier cet art traditionnel, aux lignes si pures, au dessin si délicat.

Pendant de longs siècles, le travail de la terre proprement dit, agriculture et jardinage, fut, pour le Kabyle, le moyen quasi-unique de se procurer produits et ressources nécessaires à son alimentation et à son entretien. Il attendait donc de la terre une fécondité égale à celle, désirée, de sa femme pour l'accroissement de son foyer. Il estimait du reste qu'il y avait une réelle influence de la fécondité de l'une sur celle de l'autre. Cette conception était grossièrement manifestée au cours de la mystérieuse "nuit de l'erreur": (voir, à ce sujet, DOUTTE, Magie et Religion, p.558 ; J. Servier, Les Portes de l'Année, pp. 136-141). Elle était plus discrètement suggérée par telle ou telle pratique encore utilisée par les femmes pour la bonne venue des légumes de leurs jardins.

Mais la fécondité de la terre ne dépendait

pas de la seule activité humaine. A l'instar de la fécondité de la femme, elle était en étroite dépendance avec un harmonieux conditionnement des forces invisibles, bénéfiques ou maléfiques, dont est peuplé le monde du primitif et au sein desquels il se débat.

Le travail de la terre avait donc ses techniques, parfois bien rudimentaires. Mais il avait aussi ses rites, variés à l'infini selon les groupements humains, tribus, villages ou même familles. Cependant, tous avaient ceci de commun qu'ils dérivaient d'une même conception primitive du monde et obéissaient aux mêmes "procédés formatifs". Leur rituel, non codifié, n'était pas un culte rendu à la terre, pas plus, du reste, que celui utilisé pour les tournants décisifs de la vie, féminine principalement : petite enfance, circoncision, mariage, maternité. Dans la mesure où ces rites n'étaient pas constitués par des invocations et des offrandes, sacrificielles ou non, à d'authentiques puissances spirituelles, Dieu, Gardiens ou génies malfaisants, ils n'étaient que de la magie sympathique pure et simple ; magie qui, on le sait, est la manière dont le primitif, ignorant toute conception scientifique du monde et identifiant les énergies qui le composent à des puissances plus ou moins personnifiées, essaie de domestiquer les dites puissances, captant la bonne volonté des unes et écartant le pouvoir maléfique des autres.

A titre d'exemple, dans le domaine qui nous occupe, le travail de la terre, nous citerons la "très vieille coutume qu'on doit suivre en plantant : tout le temps que l'on plante, on garde dans la bouche une chose douce au goût, pour que la

plantation, arbre ou autre, ne donne jamais que des produits agréables au goût". (H.Genevois, Un village kabyle, Tawrirt n-At-Mangellat, FDB. 1962)

L'utilisation de ces rites magiques atteignait son maximum d'intensité dans l'ouverture des labours d'automne. Elle revêtait, en certains lieux, surtout l'aspect d'une fête collective entourée de toutes les précautions pour assurer la réussite d'une telle entreprise. De nombreux auteurs ont étudié ces rites du labour. Qu'il suffise de mentionner J.Servier, Les Portes de l'Année, pp. 69-150.

On se contentera de redonner ici, modifié et augmenté, un texte relatif au premier labour chez les At-Mangellat, (H.Genevois, op. cit.):

Di-tmurt el-leqbayel, ur beddun ara tayerza dezzerriɛa ħaca ma nnan aɣad iħeşşben yekcem leħlal, ɣas teswa-d etmurt. Win ara ykerzen maur yekcim ara leħlal, amm-in iɣeddmen di-leħram: iɣeddem eşşabᵃ ur teṭṭili, izerreɛ ur d-imeqqi. Akken qqaṛen: iger yeççа zzerriɛa.

En Kabylie, on ne commence pas les labours suivis de semailles tant que les experts n'ont pas déclaré ouverte la période licite, qu'il ait plu ou non. Celui qui labourerait avant la période licite ferait un travail défendu: il travaillerait mais la récolte abondante ne suivrait pas; il sèmerait, mais rien ne pousserait. On dit: le champ a dévoré sa semence.

Quand c'est la période licite, on ne commence pas les labours avec semailles a v a n t que le village ne se soit rassemblé pour la collecte nécessaire à l'Aoudjeb, avec immolation d'une timecṛeṭ, afin que l a terre soit arrosée du sang que boiront les djenouns e t qu'ainsi leurs troupes malfaisantes ne pénètrent p a s sur le territoire du village, que c e soit dans ses sillons, que ce soit dans ses champs, que c e soit dans les habitants. Des bœufs sont requis pour cette immolation d'Aoudjeb. Ce jour-là, c'est grande liesse: grâce à lui, la faim va cesser, la misère va disparaître et la culture s e r a prospère: c'est la Porte de l'Année. L'immolation faite et la viande répartie entre tous les membres d u village, pauvres ou riches, tout doit dès lors marcher à souhait. Demain, on pourra commencer le labour.

(On ne prendra) pas n'importe q u i pour le commencer. Ce sera quelqu'un qui a réussi, ancien dans le village, propriétaire d e b i e n s et de champs. Pourra également l'inaugurer celui qui en aura reçu le pouvoir à la suite d'une bénédiction spéciale, tels les At-Mâmmeur de Taourirt qui ont été bénis par Sidi Lhadi. Lorsque l a nue est désespérément sèche, si cette famille commence l e labour dans ses champs de Tiqentert, l'ardeur du soleil sera brisée et la pluie tombera.

Le premier jour des labours, le propriétaire des bœufs déjeunera d'abord d'aliments doux et de mets qui évoquent l'abondance d e l a récolte: il mangera jusqu'à rassasiement, afin que la récolte soit bonne. Les bœufs aussi sont d e la fête: de bon matin, sur le point de l'aurore, leur maître les gavera d'orge. Puis, avant de les emmener, on enduira leurs cornes et leur cou d'huile d'olive, afin qu'ils soient solides, eux e t leur propriétaire,

Mi d leḥlal, ur ibeddu yiwen tayerza ḥaca ma tembafeq taddart s-eṭṭufiq adwejjben adezlun timecṛeṭ, adettseqqin akal s-yidim akkn adeççen adeṛwun lejnun, lemḥellat ur keççemn ara taddart, am^{a} i-yḍeṛfan, am^{a} i-yegran am^{a} i-lɛebd-is. D iẓġaren iġ-jewzen i-tmezl^{a} iwejjiben. Awejjeb, feṛṛḥen yes-s aṭas : yes-s igg-eṭfakka laẓ, yes-s igg-eṭfakka lḥif, i trebbeḥ etfellaḥt. TTin i ttabburt useġġas. Mi zlan timecṛeṭ, bbin deġġ-eksum-enni medden ttirni, amm-igellil amm-usaɛi, ss-yen ala rrbeḥ. Azekka-nn^{i} adebdun tayerza.

Maççi d menwal^{a} ara ṭṭ isemmin : d win irebḥen, yellan d aqdim di-taddart, yesɛa cci ttferḱiwin. A ṭṭ isemm^{i} ula d win i ff i tella ddeɛwa, amm-At-Mɛemmeṛ en-Tewrirt umi yedɛa Sidi Lhaḍi s-elḫiṛ. M^{i} ara tqeḥqeḥ deġ-genni, semman nitni aḍṛef amezwaru di-Tqenṭeṛt, adyeṛẓ elweqfa, a ḍ-sew etmurt.

Ass amezwaru n-eṭyerza, ifetteṛ bab n-eṭyuga γeff-ayen ẓiden d-wayen tettabaɛ eṣṣaba : adyeçç adyeṛw^{u} akkn attetmeṛ tfellaḥt. Ula ttayug^{a}, aṭeṭṭekki di-lfeṛḥ. ṢṢbeḥ zik, akkn iɛellem lefjer, bab-ennsen yesseɛlaf-iten es-temẓin. Weqbel adebrun, a sn ellfen acciwn-ennsen ttemġeṛṭ s-ezzit uzemmur, i-wakkn adṣeḥḥin am nitn^{i} am bab-ennsen,

toute l'année. On leur pose aussi des crêpes sur les cornes, car on dit que le monde repose sur la corne du bœuf. Il en est qui font venir la qibla pour leur faire des fumigations. D'autres s'adressent au chikh du village: il leur écrira une amulette qu'ils suspendront entre les cornes des bœufs. On leur dessine aussi, entre les bases des cornes, un cercle de hemné.

C'est une femme enceinte qui mettra la semence dans le sac. Elle se baignera et s'épilera avant de toucher au grain déposé dans la jarre. Les gens d'autrefois mélangeaient à la semence du maïs, pour que l'épi soit barbu, des figues, pour qu'il produise en abondance, une datte pour qu'il soit doux et, enfin, une noix pour qu'il soit bien fermé et ne se décortique pas. Pour les terrains proches du village, c'était la femme qui avait rempli le sac qui ouvrait les semailles.

On préparait également un tamis, - ou un petit panier, - que l'on emportait avec soi au lieu du labour. On déposait dans ce récipient la lampe allumée à l'occasion des réjouissances familiales. On y ajoutait, en les mélangeant, des fruits prolifiques, raisins, grenades, noix, ainsi que des légumes secs. Lorsque l'on arrivait au champ, on jetait la nourriture apportée pour inaugurer le premier sillon. Alors, tout le monde se précipitait, en grande joie. On mettait de côté une grenade et une noix que l'on enterrait dans le premier sillon, afin que les épis viennent pleins comme grenades et qu'ils portent des fruits aussi denses que les noix. Pour la lampe, on l'allumait jusqu'à la fin de l'ensemencement du premier secteur.

s-ettul useggas. Srusun day-n aheddur ff-acciwn-ennsen imi f-yiccew bbezger i tebna ddunnit. LLan agad d-yettawin elqibla a sen etbehher. LLan wiyaḍ, d ecciḥ en-taddart i sen-d yettarun taweṛqett etṭ-ɛelliqen ger-wacciwn-ennsen, rennun tafzimt el-lhenni yeff-enyir.

TTameṭṭut yellan s-tadist ara dd-iɛemmṛen ez-zerriɛa yṛ-eṭcekkaṛt. Aṭeccucef, attizdig, d wamk ara tedlu s aqeffu. At-zik ḥellṭen i-nneɛma n-ez-zerriɛa akbal i-wakkn atḍeṛṛec etyedrett, iniyman i-wakkn attetmeṛ, atemṛiw i-wakkn attiẓid yak etjujett i-wakkn atsekkiṛ, ur eṭcellc ara. Imukan iqeṛben, ttameṭṭut iɛemmṛen ezzerriɛa ara dd-isemmin.

Adheggin day-n ayeṛbal, — ney tisniṭ, — ara awin yid-sen s amkan en-tyerza. Srusun deg-s elmeṣbaḥ ssayayn i-lfuṛuḥ. Adernun ḥellṭen ayn itemṛen: tiẓuṛin, tiṛemmanin, tijujtin yak d-ujeǰǰig. Mi ara awḍen yeṛ-etferka, adciren elmakul bbin i-wsemmi bbeḍṛef amezwaru. Imir-n, igad iḥedṛen din d beḥwaṣṣu, la-dy-a ɬɬufanat, feṛḥen. ǰǰaǰjan yiwet tṛemmant yak d-yiwet tjujett, ṛemlen-tent deggeḍṛef amezwaru akkn atteççaṛ etyedrett am-etṛemmant, attetmeṛ am-etjujett. Ma d elmeṣbaḥ, ssayayen-t a-lamma teyli-d temdiyt tamezwarut.

En attelant à la charrue, on tourne les bœufs en direction de La Mecque. Avant de se mettre au sillon, le laboureur trace les places d'ensemencement. Le premier cri aux bêtes est un souhait de bon augure: Au nom de Dieu, clément et miséricordieux! Allons, l'Heureux, Dieu fasse prospérer notre entreprise! Et le laboureur ne cesse de faire des souhaits et des invocations aux Gardiens, à tous ceux qu'il connaît, et, surtout, à l'ange protecteur de son champ. Quand il commence à semer, c'est en direction de La Mecque et, tout le temps qu'il sème, c'est en répétant: Sème, Dieu fera lever: une récolte sans perte. Il ne faut pas qu'il vide complètement de semence le récipient dans lequel il puise, pour qu'il soit assuré d'avoir toujours à semer.

De toute la journée, personne ne doit prononcer de parole qui risquerait d'être de mauvais présage. Quand le soc rencontre une pierre et la dépasse en grinçant, on dit qu'il pousse des youyous: c'est un bon présage et, en l'entendant, le laboureur dit: Bravo! Pour dételer, on tourne encore les bœufs vers La Mecque.

Le jour où l'on commence les labours, de même que celui où on les achève, les femmes roulent un couscous que l'on fait cuire avec des fèves. Une partie servira au souper de la famille; une autre sera distribuée par les femmes aux familles du village, au moins à celles de leur quartier; on en donnera aux pauvres. S'il restait une poignée de ce couscous, on la jetterait sur le terrain de labour, afin que la récolte soit abondante.

Mⁱ ara qqnen, tezzin izgaren γel-lqebla. Qbel ad-yers s aqṛef, bu-tyuga yeţɛellim timqiṛin. Andah amezwar γef-etyuga d eddɛa l-lḥiṛ : B-ism-illah eṛ-ṛeḥman eṛṛaḥim, ay a Rabeḥ, adig Ṛebbⁱ annerbeḥ ! Ur iɛeţţl ufellaḥ s-eddɛa l-lḥiṛ d-wenɛaṛ s iɛessasen yak yessen, abeɛda γel-lmelk n-etferka-s. Ibeddu zzerriɛa γel-lqebla : ka akk izerreɛ, yeqqaṛ : Zreɛ, Ṛebbⁱ a d-yessemγi : ṣṣabᵃ ur ttekki ţţabaɛ. Ur i-laq arᵃ adyemseḥ ezzerriɛa di-lḥila γeṛ d-yeţɛemmiṛ akkn attili ttimezgit.

Ass kamel, ur d-ihedder ḥedd γef-yir elfal. Mⁱ ara d-emlil etgersa azṛu, teskerkir deg-s, qqarnas tesliliw, daγ neţţa d elfal yelhan : akkn ara s isl ufellaḥ, a s yini : B-errbeḥ ! Mⁱ ara brun daγen yezgaren, tezzin γel-lqebla.

Ass-enni ff ara tebdu tyerza d-wass i ff ara tfakk, ţnawalent tulawin seksu d-wuftiyen : krᵃ, a t eççen at-weḥḥam i-ymensi, krᵃ, a t feṛqent ttunţicin i-taddart, elḥeṛţum i-wedrum ttirni ; adernunt i-ygellilen. Ma tugar-ed tisseggit en-seksᵘ, a ţ qeggren s amkan n-etyerzᵃ i-wakkn atburket eṣṣaba.

ANNEXES

La terre (dont on rêve pendant) la nuit est de mauvais présage: ce mauvais rêve, nous le confions aux sillons et aux ravins, aux coins et aux collines. Le matin, au lever, nous jetons une poignée de sel dans la cour et, (avec) une pincée (de sel) dans la bouche, nous disons: Seigneur, que ce rêve ne se réalise pas; qu'il ne croisse pas, pas plus que ne pousse le sel jeté en terre. Puisse son contraire arriver, et non celui dont nous avons rêvé, plutôt un autre.

Qui se verra, en rêve, pétrir du mortier de terre glaise ou qui aura rêvé qu'on creusait sa tombe pour l'y enterrer, c'est de mauvais présage: il y aura un décès. Celui qu'il concerne dira: Que la mort rêvée de nuit devienne longévité pour moi. Quelqu'un de ses proches ou de sa famille mourra: pour lui, il aura été seulement mentionné.

Celui qui aura rêvé se bâtir une maison de pisé et la verra se démolir, celui-là perdra ses enfants: puisse cela ne pas nous arriver, à nous.

A celui qui rêvera que ses pieds sont enlisés dans la boue, — Dieu nous préserve! — il arrivera un malheur qu'aucune eau ne saurait laver.

Celui qui rêve qu'il fait des semis, travaille des jardins et y fait aussi des rigoles d'arrosage, fait un bon rêve: on dit: Que le rêve que j'ai fait se réalise et que j'aie une nombreuse postérité. Si son rêve se passait dans le champ

Akal ggiḍ d iri-t : yeṯṯuγal fell-aγ. Yir targit, neṯṯak-iṯṯ i-yḍeṛfan d-iγezṛan, i-tγemmaṛ ettγaltin. ṢṢbeḥ, mi ḍ-nekker, anḍeggeṛ ikemmic el-lemleḥ s abṛaḥ, abruy s imawn-enneγ, a s nini : A Ṛebbi, targit-agi ur tteffγ ur tmeqqi ara amm-akkn ur ḍ-meqqi ara lemleḥ di-lqaεa. Tirga mḫallfa : maççi d winna murga i dg ara teffeγ, d wayeḍ.

Win ara yargun iεejjn iḫmiṛ bbuzwaγ, n e γ win yurgan la s eqqazn aẓekka t neṭlen, neqqaṛ-as d iri-t : d elmut. A s yini bab-is : Lmut ggiḍ tteγzi l-leεmeṛ. Attili lmut di-lqeṛb-is neγ deggd-edrum-is, ma d neṭṭa yeṯṯebder.

Win yurgan yebna aḫḫam n-ettabya, ihudd-as, winna d arraw-is ara yemmten, ur neεni iman-enneγ.

Win yurgan ṛekεen iḍaṛṛn- is deggd-aluḍ, winna, a Ṛebbi menε-aγ, a t-id yas wayn en-dir ur ssiriden waman.

Win yurgan yezreε isemγan, yeḫdem tibḥirin, yerna tiregga bbaman, winna yelha, neqqaṛ-as : Targit urgaγ atteffeγ, annefṛuṛeḫ. Ma yurga taferka

d'un autre, il irait le raconter à l'intéressé et ajouterait: Puisse le rêve que j'ai fait à ton sujet cette nuit s e réaliser et ne pas être réduit à néant. L'autre dira: puisses-tu en a v o i r ta part, toi aussi.

Celui qui v o i t en rêve jaillir une source d'eau dans un champ dira: Seigneur, ne nous écarte pas des sources (de tes bienfaits). Puisse se réaliser le rêve que j'ai fait. Réussite et jours heureux seront le lot du propriétaire du champ.

S i nous entendons parler d'un malheur arrivé à quelqu'un qui nous déteste, nous disons: Seigneur, grand merci: voici l a terre. Nous la léchons de la main, que nous baisons e n disant: La terre est douce, même si ce n'est que de la fange.

Si quelqu'un, après avoir été dans l a misère, arrive à une certaine aisance, nous disons: O Dieu, merci: soyez loué et remercié. En nous penchant vers le sol, nous lui donnerons (de la main) un baiser.

(A Ouargla), o n dit: Dieu e s t notre Père d'e n haut, parce qu'il e s t en haut. Il nous donne ce que nous voulons; i l fait à notre égard ce qu'il veut. La terre est notre m è r e. Elle porte notre souci: c'est elle qui nous fournit nourriture et boisson.

bbalebɛaḍ, a s-ṭ yeḥkᵘ i-bab-is, a s yini : Targit-ik urgaγ leɛcᵃ atteffeγ, ur teṭḫabara, n ca ḶLeh. Winnᵃ a s yini : I g i teṭkiḍ ula d keçç.

Win yurgan nefgen-d leɛwanṣeṛ bbaman deggab-ɛaḍ el-leḫlawi yin-as : A Ṛebbi, uγ eṭḥerṛimara di-leɛwaneṣṛ-ik. Targit urgaγ atteffeγ, en ca ḶLeh. D lerbaḥ akᵏ d-wussan imellalen ara d-yasn i-bab n-etferka.

Mi ara nsel s-yir eḫbiṛ yeḍra-d d-walebɛaḍ i γ yekṛan, nin-as : A Ṛebbi, lḥendu LLeh, aṭṭan elqa-ɛa. A d-nemceḥ elqaɛa s-ufus, a t nessuden, a s ni-ni : Taġi ẓidet, ḫas ttazuliγt.

Mi ara yɛeddi lḥif f-alebɛaḍ, yuγal yeġra-yaz-d liser, neqqaṛ : A Ṛebbi, lḥendu LLeh, nḥemd-ik, n-cekkṛ-ik. Anneknu f-elqaɛa, a t nessuden.

QQaren : Rebbi d baba-t-na n-uženna, biha yella aženna, yettiš- anγ-ed ag nehs, yettegg ag yehs ged-eḥna. Tamurt akk-is d nanna-t-na : tšemmeṛ el-hemm-eḥna : d nettat ayn-t-ttawin i š š a d-yeswa.

Nettegg-as ay-n i tehsd-ay-n i(y) u-tγis ; u-tḍeb-beɛ ula f-yiggen. Ag ennan, d emmi nemmut, tsetter fell-ana, nettaḥ di-s, ndeggel en-seg-middeñ-es at-wadday. Rebbi s-uženna, tamurt s-wadday.

Nous agissons à son égard selon ce qu'elle veut et ce qu'elle ne veut pas : elle n e s'irrite contre personne ; surtout, quand nous sommes morts, elle nous protège : nous allons demeurer en elle et devenons de son peuple, les Gens d'en bas.

(Texte communiqué par J.Delheure, Ouargla.)

- TABLE -

Avant-propos ; bibliographie I

Terre tutélaire, habitacle de maintenant et plus tard 1

La maison 2
La tombe 6
Inhumations rituelles 8

Territoires réserves de puissance 22
Terre des lieux saints 24
L'aire à battre 26
Limites des champs 32

Terre nourricière,
Source de subsistance 39
Source de revenus 47

Annexes : trois textes courts 58

Numéro 113 du FICHIER
— 25e année — 1er trimestre 1972 —

Abonnement annuel 1972 : 10,00 DA
France : F. 11,25

Rédaction - Administration :
FORT-NATIONAL, Tizi-Ouzou (ALGÉRIE)

Gérant : J.M. DALLET, P.B.
C.C.P. : Alger 1390-75